



Les Feuilles de Banon
un journal de résidence, printemps-été 2023

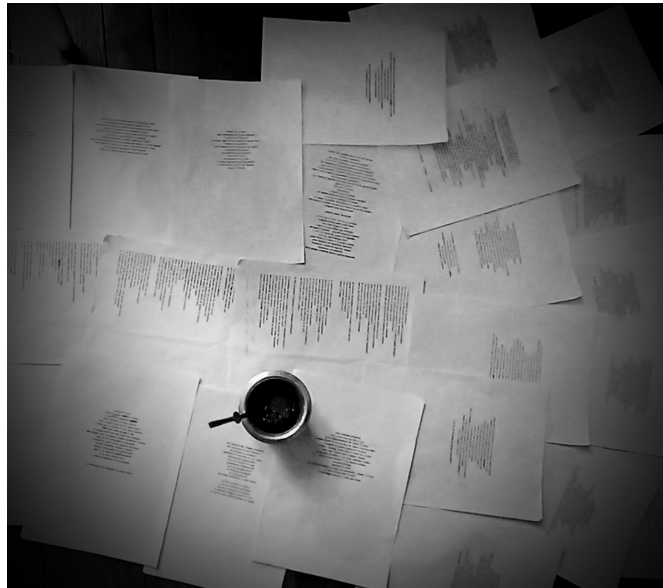
À la suite de l'invitation de l'association *Par sons et par mots*, j'ai élu résidence dans le village de Banon pour deux mois, dans les Alpes de Haute-Provence. Une première partie se déroule du 22 avril au 22 mai, la seconde du 23 juin au 18 juillet. Je me fixe d'écrire chaque jour une brève et de la partager sur ma page facebook, avec une photo et un texte ou un extrait de ce que j'aurai retravaillé dans la journée, chose qui m'était jusqu'ici totalement étrangère. Je reporte ces publications quotidiennes ici : au bout d'environ soixante jours, ce journal sera bien étoffé et, je l'espère, riche à la lecture.

C'est une façon de tracer le chemin de la création.

Une résidence est un terrain mouvant et je m'attaque ici à la matière accumulée en voyage. Je navigue entre plusieurs centaines de pages et en écoute les voix, à la recherche de la prochaine forme poétique-scénique-musicale.

•
22 avril 2023

PREMIÈRE PARTIE



¡Que la fête commence!

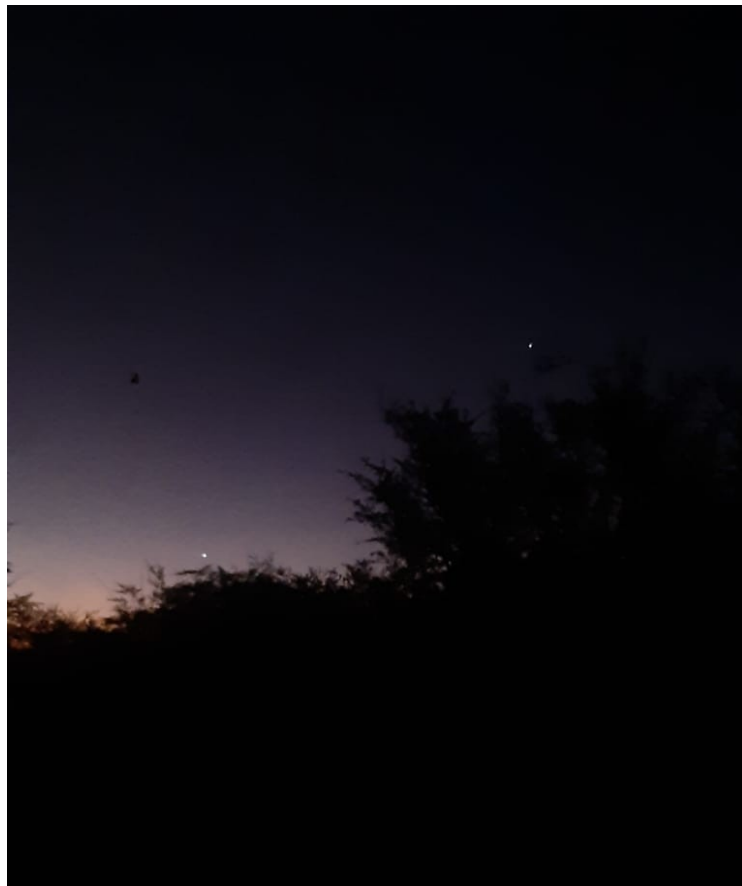
Premier jour de résidence à Banon, adorable village des Alpes de Haute-Provence avec une équipe de choc : l'association *Par sons et par Mots* rencontrée hier sous un double arc-en-ciel !

J'attaque mercredi une série d'ateliers autour des quatre éléments dans les mythologies du monde... On parlera bien sûr d'Amérique latine mais aussi de fractales et de soufisme, de Bill Viola et de Pina Bausch, de *Fahrenheit 451* et du Coran... entre autres !

Petite résolution de ce premier mois de "retraite", puisqu'il y a toujours quelque chose de l'ermitage pour moi dans ces moments de résidence, je propose de partager chaque jour une bribe. Il s'agit aussi de mettre à profit ces semaines pour tailler dans des centaines de pages de notes et en faire émerger ce qui demande à naître. Lise qui veut !



Toute la vie à risquer de nouveau, jouer-jouer, se cacher, s'enfouir dans la splendeur du silence ; vivre, des nuits comme on n'en vit pas sans ce risque ancien de la chose nouvelle, ces nuits qui n'ont pas leur pareille, à grimper dans le bec d'une remorque qui sent tant la boue que le gazoil, se cacher dans un bout de forêt, marcher-marcher le long d'un champ, retrouver les animaux, l'appétit pour l'espace, le ciel et les musiques qui reviennent toutes seules avec la poésie.



- San Marcos Sierras, Argentina -

Jour 2. lirelirelire, le marché du village dans le vent du Luberon, le ventre gourmand de la librairie, les doigts rêches retrouvant la guitare et les mots, coriandre, sureau, liseron ; retrouver les langues, la vitesse, la contradiction ; le refuge du soleil comme un chat d'hiver, le dos rond contre la vitre, à moissonner sa part d'histoire.



Je me sens une raison d'être disait Van Gogh, malgré le corps, les folies, les misères, le manque et la perte, le trop plein, l'obsession – savoir qu'on est solitaire et savoir qu'on est multiple – connaître un jour une enfant dont on sait qu'elle grandit des monstres, parle aux éléments et qu'elle aimera s'asseoir seule, prendre le pouls du vivant et revenir parmi les hommes, butinée d'ailleurs, les mains pleines de mots et les yeux chargés d'or.



Jour 3. Premier soir d'atelier ! C'est parti pour un cycle de huit séances à Banon. Avant, une journée de tri, plongée vertigineuse dans les notes mexicaines ; que reste-t-il d'un voyage ? Une poignée de pages et quelques enregistrements, des lieux uniques, des fruits qui n'existent pas ailleurs, la vie écoulee dans une autre langue. Des poèmes sans titre et l'envie de repartir cette nuit.



Le Marché dégorge ses fruits et légumes sur des kilomètres ; des cagettes s'entassent jusqu'au ciel, échafaudages de bois et de coriandre pourrie. Une Mexicaine au front ceint d'un châle violet retient dans son dos un seau pesant et contre son sein, un nourrisson s'endort. Une autre tient un stand de tacos, cantine roulante, les mains sur les hanches ou jointes dans son tablier, elle s'agace de l'homme plein de bière et, plus tendrement, des trois enfants autour, plus que vivants dans le bruit et la chaleur. Les couleurs éclatent ; éclats de tomates, oranges, mangues et les pastèques comme des globes ivres roulent sous les bidons d'essence jaunâtre et les montagnes de pneus ; les camions rouge vif « Regalito de Dios » ou « Nuestro Padre » s'illuminent de toutes parts, projettent sur la ville vierges et colombes électriques, leurs roues colossales brassent une poussière blanche qui tout recouvre d'un voile d'illusion.

Une femme édentée serre contre elle le corps gourde d'un dindon et les caisses s'entassent à bord des véhicules dans un fracas digne des plus beaux volcans de ce pays mort de soleil. Un homme retient un carton d'où s'échappe le museau d'un chiot noir et, de sa main libre, promène le couffin militaire où repose le coq de combat bientôt hébété sous les sièges.

Les filles disparaissent sous les sacs de toiles et les boîtes de frites, l'air est saturé de gaz d'échappement, de sodas et messages publicitaires invoquant le progrès ; les enfants hurlent, ravis du voyages, enlacés aux bêtes et dans le déchirement des contrastes traversent, immuables, des pyramides d'abricots ronds et roses.



- San Cristobal de Las Casas, México -

Jour 4. Au Bleuet, impossible de ne pas céder aux livres. Je retrouve la voix engagée de Jean D'Amérique, la vibration de Koltès, les rayons dévorés. Plus tard, je replonge aussi dans le conte nordique *A l'est du Soleil, à l'ouest de la Lune* en ramassant le thym aux fleurs pressées derrière le cabanon.



Me réhabituer à quitter le domaine de l'Homme. Mon corps va à la montagne.
Le morceau de terre en moi connaît le chemin. Si je rencontre un ruisseau, mon sang s'y mêlera.
Pays de thym brûlé, d'aiguilles de pin rousses.
Où les plantes cessent d'être des plantes et nous sommes.
Des branches cassées, sabots étouffés dans l'humus.
D'autres bêtes alertes ou le cœur plus vaste de la forêt. Le vent qui regarde partout.
Tout ici aime et tout ici construit.
Pays de pierriers, couleur d'os.
Pays de garrigue chaude où ma peau retrouve griffures.

Tant que je chanterai dans ma tête, il restera des territoires libres.



Jour 5. Le besoin de rituels. Dans la nouvelle chambre, du *palo santo*, une brassée de lilas. Les notes du Chili. Le besoin dans la paume d'une pierre. Plus tôt sur le chemin, une pierre plate ramassée, sa douceur ronde. Je marche main dans la main avec le paysage.



Atacama, les cactus gardiens, les bus abandonnés des compagnies minières, quatre heures du matin et les plaines fumantes de l'aube, j'exhale des étoiles qui portent ton nom, eau de pastèque dans la bouche qui s'en va, c'est encore voyager jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, rien que de l'os, petites coques de fruits secs, *chañar*, argile-poussière, et le marcheur changé en sel rejoint les mirages. De temps à autre, un chien qui ne note même pas ta présence, déjà rompu au deuil et à l'indifférence. Passent des montagnes, des ardoises de nuages, la solitude aux oreilles d'ânesse et une église parfois persiste à planter sa tour dans le royaume de personne.

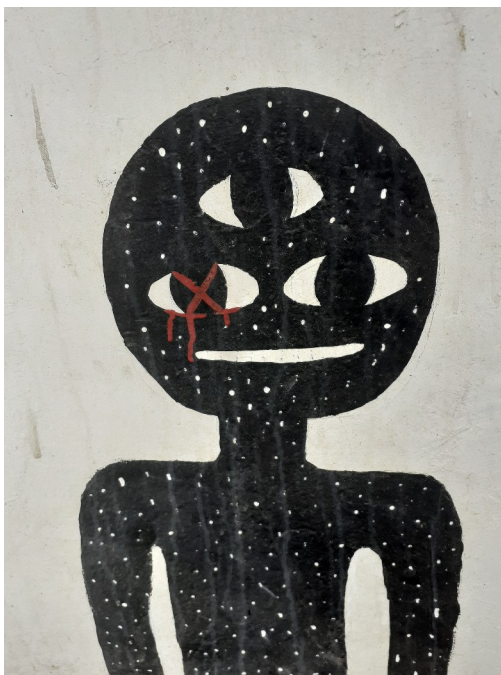


- San Pedro de Atacama, Chile -

Jour 6. Une rencontre passionnante au Bleuet ce matin avec la sociologue Irène Théry autour de son dernier ouvrage *Moi aussi : la nouvelle civilité sexuelle*.
Et puis la pluie, les heures filées jusqu'à la nuit sur le découpage et l'apprentissage de nouveaux textes pour l'été...



les rues des chiens, les camions de pastèque, des fresques aux yeux blessés, *no estamos en guerra*, le désert noir et blanc dans la brume marine, les loups de mer et l'odeur du port tout contre les dunes, une silhouette sur la grève là-bas, un homme se perd, les rafales de vent la poussière d'os et des noms écrits dans le sable, un alphabet de cailloux et toutes les formes possibles dans le grand pays de Personne, les infinis monts – les infinies couleurs, le vent fait courir ses invisibles troupeaux et les nuages qu'ils soulèvent révèlent parfois des âmes figées dans leur ascension, celles qui ne peuvent dormir car leur nom est sans sépulture et des vivants encore appellent ceux dont les corps sont absents, combien de larmes dans les attrape-brumes au sommet des montagnes, les mêmes que nous buvons ensuite – longues-longues goulées dans la gorge avant d'entrer dans le désert – tout ce chagrin à sécher, un homme là-bas se perd sans savoir que je le vois, le reconnais peut-être, même écume même sable dans les poings fermés de la terre



- Chañaral, Chile -

Jour 7. *Je voulais parler de la mort, mais la vie a fait irruption, comme d'habitude.* Virginia Woolf. Toute la place de ce dimanche prise par H I B O U X, un spectacle de la Cie Les Trois points de suspension découvert à Villeneuve il y a deux ans et... revu avec grande joie à Cadenet ce soir pour le Festival Le Grand Ménage de Printemps.



"Le jour de votre mort, les membres de votre famille, vos amis, vos collègues de travail se réuniront. Ils viendront peut-être de loin pour vous. Ils prendront un jour de congé. Ils échangeront leurs souvenirs, leurs anecdotes. Ils pleureront, ils riront, ils mangeront ensemble. Peut-être que malgré la tristesse et le désespoir, ils parviendront à rendre cet événement inoubliable, pour vous, à votre mémoire. Ça sera peut-être le plus beau jour de votre vie et vous ne serez pas là !"

Entre le fantasme transhumaniste de vaincre la mort, l'injonction au deuil et l'aseptisation médicale de la fin de vie, la mort semble vouloir disparaître de nos existences. Pourtant, malgré la rationalité, la standardisation des procédés funéraires, malgré les avancées technologiques des chambres de cryogénéisation, nous continuons à mourir. Et le souvenir de nos disparus continue à nous hanter.

Où sont passés nos fantômes ? Dans les limbes de la Divine Comédie de Dante ou dans le *scroll* d'un profil Facebook ?

Hiboux est une messe contemporaine qui explore nos manières de faire du rite, nos représentations du deuil. *Hiboux* est aussi une histoire chorale qui nous raconte et nous invente.

Autour d'une table ronde, trois musiciens/comédiens et un conseiller funéraire explorent les relations qui nous unissent aux disparus. Ils invitent le spectateur à plonger dans un monde où vivants et morts bricolent, à partir de leurs héritages, pour leur permettre de mieux vivre ensemble. On y parle avec tendresse et humour de la mort, de croyances, de rites et cérémonies, de spiritisme, de passé et de futur, d'immortalité et d'éternité.

Hiboux sera l'occasion d'enterrer collectivement un spectateur, d'échanger avec Gilles Deleuze, Thomas Edison ou Victor Hugo et de rencontrer le fantôme que nous allons devenir. Et l'avantage de faire un spectacle sur la mort, c'est que personne ne sait ce qu'il y a après, alors on peut dire ce qu'on veut. 📄 Le site de la compagnie <https://www.troispointsdesuspension.fr/hiboux> avec les prochaines dates... à VOIR !!!

Merci à eux pour avoir créé et continuer de porter ce "tutoriel théâtral pour réussir sa mort et celles des autres, « si brillant, tragiquement drôle, et surtout si JUSTE sur ces questions humaines essentielles ».



Jour 8. Une semaine a filé comme une étoile dans le ciel de Provence ! J'ai décidé de reporter ce journal de résidence au fur et à mesure sur mon site [adamondes.com] : je compte sur ces "feuilles de Banon" pour apprécier les traces et retrouver mon fil.

À ma petite surprise, rien ne se passe comme prévu - autrement dit, tout va bien : c'est un bout du Maroc qui s'impose dans ma langue et sous mes doigts tout le jour.

Un long texte à carder avec amour.



tout est dit
le siècle nous chargera de pierres
les jours aiguiseront leurs couteaux
la lumière poursuivra sa chute dans les corps

j'écrirai
le premier vers poli par les eaux
la source perdue de nos visages
le soleil qui vient d'ailleurs
et la musique qui le suit



Jour 9. Une amie costumière me dit "il faudrait être trois". Trois quoi... ?

Trois entités : une qui s'occupe du corps (nourriture, sommeil...), une pour l'administratif et la logistique, et une... pour ce qui nous anime profondément : la Chose artistique qui malgré toute la bonne volonté, le célibat ou le réveil à l'aube reste parfois la dernière roue du carrosse quotidien. [Est-ce que je passe plus de temps à chercher du travail qu'à travailler? est-ce que je travaille quand je lis ? quand je relis ? quand j'écris ? ça représente combien de mon temps ? est-ce que je travaille tout le temps sans travailler ? est-ce que je peux aussi me détendre ? c'est quoi le plaisir ? il reste quoi de moi à la fin de la journée quand j'ai fait "tout ce qu'il fallait faire" ? c'est quoi moi hors du travail ? ça commence où / ça finit quand ?] mais là tout de suite, on ferme tout, mes trois moi et toutes les autres on va marcher, on va danser rien que le vent [en berbère *azwô* ils disaient] derrière l'église haute, on va fermer les yeux dans les lilas blancs, on va compter les stries sur le dos des abeilles, avec mon panneau [*hurrya*] liberté sur le cœur - il est dix-huit heures, vingt heures, la mi nuit, c'est la chamade des cloches et tout se fait lent, je ne suis plus à vendre, je danse sans bouger en dedans, je suis et rien que le vent rien que le vent rien que le

B. {21km 8h de marche d'un bivouac à l'autre 22H 1100m d'altitude}

Azwô, le vent, a été notre compagnon tout le jour – force de vie infatigable qui sculpte et défait, érode et balaie, invente et détruit, me fait enfant et m'enfante tour à tour. Sur le plateau, la vallée de Tamgroute, le serpent d'eau asséché entre ses cuisses dans la lumière stupéfaite. Je cède à la roche – y appose mes mains émues comme sur un visage ou c'est une bouche de la terre dont je clos le chagrin. Torse nu et le front haut – fée offerte dans la fin du jour, lèvres germées de sel.

les hommes ressemellent et recousent les cuirs
un jeu de cartes une musique de soupe et de dattes
des étendues désertiques des années sans pluie
les villages abandonnés et le vent qui pousse au corps
sculpte le visage d'un seul côté
de là cette forme longue que nous avons
la joue taillée à la plainte l'habitude sèche
les yeux rivés au sol pour se frayer un chemin {*aberid*}
jusqu'au ciel ouvert le vertige proche
les ruines d'une autre ville il y a mille ans
tout ce qui brille jusqu'à la nuit
jusqu'aux autres lumières
jusqu'aux chants confondus
de l'immense amour de nos voix vers les astres



Jour 10. Un deuxième atelier public ce soir, autour de l'élément *Vent* cette fois : ça a soufflé à Banon ! On s'est rêvé nuage dans le poème des atomes* de Rûmi, graines ou feuilles selon les saisons de la chorégraphe Crystal Pite, on a voyagé de la Cornouailles de la légende des oreilles du roi March au conte nordique *A l'est du soleil, à l'ouest de la lune* ... Il a été question de zéphyr mais aussi de chinook et de khamsin, d'autan ou de grain blanc, de María Sabina et du *Livre des étreintes (El libro de los Abrazos)* de Galeano, de la tristement célèbre Villa Grimaldi au Chili où bouleaux et roses plantés commémorent le corps des détenues du camp, *le Cimetière Marin & La Horde du Contrevent*, sans oublier la lettre hébraïque « Hé », le souffle divin, l'ouverture par laquelle la Vie est possible, lien vibrant entre le ciel et la terre !

Avant ça ?

Mes recherches me ramènent encore au désert, cette fois celui de Borges qui dans *L'Aleph* explore les diverses formes de l'enfermement... dehors. J'ai également appris dans cet article (« Le désert et le labyrinthe ») que « Nomade et nomos dérivent de la même racine grecque (nemein) qui veut dire partager et en particulier attribuer à un troupeau une partie de pâturage » (source : <https://www.cairn.info/revue-empan-2007-2-page-26.htm>) Donc, errance, oui, mais supportable et désirée car synonyme d'un espace perpétuellement ouvert et d'une humanité en partage.



nous allons constructeurs de l'impossible
des nids accrochés aux falaises des greniers invisibles
où nous passons pacte avec les génies et les serpents
nous marchons les chemins s'ouvrent
{*tagebalut*} jusqu'à la prochaine source
le vent distribue la paille les parfums les poussières
passent des signes limpides des saisons dépouillées
des maisons nues où nous entrons
souverains apatrides de l'exil à la plénitude voici
le territoire cruel où l'âme se résout au feu
nous des plateaux de cailloux noirs et mauve et bleus
nous habitants d'une poignée de sable
nous suivons des traces nous en laissons
ne poursuivons personne ni ne sommes suivis



*Le poème des atomes mis en musique par Armand Amar pour le film *Bab'Aziz* https://www.youtube.com/watch?v=D8d_yv5Fi9c

Jour 11. De ces jours qui portent un sourire aux lèvres, une légèreté d'avant la chute dans le bruit du monde. Aujourd'hui, tout espoir, tout parfum, comme dans les jeux d'enfants où on meurt tous les quarts d'heure et on se relève avec ce " viens on recommence

- quoi ?

- la vie."

Autour, quelques amies se font mères et la lune n'en finit pas de se remplir et redessine le cercle de ma mémoire où tournait un matin au Maroc un poème tout rond...



rond le zéro inventé par les Arabes rond le soleil des dessins naïfs la rondeur de tous les œufs et les cailloux des tombes nomades et les cercles des acacias du désert et les arabesques des mosquées ronds les yeux immenses du fils du forgeron et ses huit ans sur la roue qu'il tourne pour activer la forge fils de pauvre il est dit que cette roue tournera toujours dans les jardins de Dar Daifa un paon fait la roue une orange éclate et tranche la poterie verte le bougainvillier rose la lune poursuit son ellipse blanche dans le ciel ronds les seins et le ventre de la femme du forgeron de nouveau enceinte ronde la route qui retourne au village et la toupie terrestre poursuit son grand voyage sous les mêmes étoiles cherchant consolation



- Tamgrout, Maroc -

Jour 12. Projection du très beau film *Interdit aux chiens et aux Italiens* d'Alain Ughetto. Tous nous héritons de mémoires trouées, l'arrière-grand-mère immigrée qui n'a plus jamais reparlé sa langue maternelle, le grand-père qui se refuse à raconter les guerres traversées parce qu'« il ne faut pas remuer le passé », ceux qui passent leur temps à essayer d'oublier, descendants de l'esclavage ou de l'exil, étranges langues coupées. Cette mémoire d'assiettes vides et les yeux immenses de la faim, ces femmes qui portaient enfant pour des décennies, une vie de deuils et d'accouchements, ces hommes envoyés dans les montagnes à creuser d'incroyables tunnels ou à édifier les barrages les plus dangereux quand ce n'était pas la guerre pour mourir à vingt ans, la misère paysanne et la grippe espagnole, les tranchées et le fascisme, les bateaux fantômes pour l'Amérique, l'immigration et la porte close du pays d'accueil. Je descends aussi de cette histoire, de là peut-être cette naissance du chant là où on ne pouvait dire. Le personnage auquel Ariane Ascaride prête sa voix conclut sur « on n'est jamais d'un pays, on est de son enfance » ; de là peut-être cette incompréhension de toute frontière.

une brèche imaginaire
sur le sol un simple trait
comme dans la ville des chiens
territoire écorché rouge et blanc
un homme d'un côté de la grille
poings visages fermés
un homme en uniforme de l'autre côté
honte de la chair honte de ce destin de papiers

qui me parle de frontières
moi qui suis le vent

je suis fille de l'étreinte des os et des étoiles
de la peau et de la pluie je suis
un écosystème de passage
j'appartiens au bruit du vent la foule le feu
tout ce qui dépasse déborde ne se contient
ne sais où me rendre si les branches ne craquent autour de nous cortège de bêtes
si les rires ne forment dans l'air de ces ponts d'amour vers la lune
mon sang mêlé de sauge de théâtres de fruits ronds d'odeurs fauves
d'un soleil sucré pour que le chagrin sèche que le sang reprenne couleur de roche
de pierres presque plus pierres tant elles s'effritent rien qu'à les regarder
se fondre au sol déjà comme nos peaux de petits vagabonds de terre

peau-poussière peau-mémoire peau-grimoire-grammaire-grand-mère-histoire

transmission transhumance
transport transcendance
troupeaux de papilles stellaires

nous sommes les nomades de nous-mêmes
nos êtres de songes de sable en silence la nuit se rejoignent
de part et d'autre des murs du monde nos ombres
sous les barbelés s'écoulent
lorsque les chiens rongent encore l'os du jour sous les muselières

qui me parle de frontières

moi qui suis le vent

frontière un rendez-vous interdit le négatif d'un lieu
statue d'amour et de trafic à la langue schizophrène
royaume de rois et de mendiants
mêmes orbites creusant parmi les vers les lois les âges
même quand tous les fruits mangés goulus goulus à pleines grappes repoussent
avec les cheveux les fleurs de courge la menthe sauvage dans les vergers
tellement couverte la terre tellement
une maman si ancienne sépultée à coup d'inventions révolutionnaires
XXI e siècle et la lumière abreuve indifféremment
nous écrivons avec des gestes d'algues l'anniversaire de nos folies
une promesse de peinture des totems plein les prisons
nous étions libres avant la Maison – nous le serons dans ses murs



Jour 13. Au sommet de la montagne de Lure, une vue à couper le souffle et rien que le vol noir de quelques oiseaux, le vent dans les hêtres, les mots de Giono et tous les éléments. La plongée dans cette terre fait résonner une autre descente à l'autre bout du monde... les mines de Potosí en Bolivie, un lieu qui m'avait déjà marquée dans le roman *Le Procès des étoiles* de Florence Trystram qui dépeint la descente aux enfers de Jussieu, médecin-botaniste de l'expédition géodésique (1736). Je partage un extrait du journal, sans coupes pour cette aventure-ci, plus proche du carnet de voyage que du poème mais c'est du même vécu que naît l'écriture.



Potosí, plus haute ville du monde. Le soir de mon arrivée, une foule massée sur les marches de la Cathédrale et la place principale : le maire a été « escorté » jusqu'au siège de la Communauté tant qu'il ne respectera pas son programme.

Pour les Incas, le Cerro Rico a d'abord été « Sumaj Orcko », la Belle Montagne. Après l'arrivée des Européens, au XVII^e siècle, Potosí était une des villes les plus peuplées du monde. Les richesses coulaient à flot et une foule des quatre coins du globe accourait dans son sillage.

On dit qu'à l'époque de la Colonie, le froid était tel que les roches éclataient et les bébés des Espagnols mouraient congelés. Au même moment, l'espérance de vie d'un mineur dans les boyaux du Cerro Rico était de quatre ans.

1^{er} février, 4000 mètres sur le niveau de la mer. La Mine.

Coopérative d'environ deux cents personnes. Une seule femme. Sofía. Les yeux pleins de terre, les ongles peints. Le petit corps las mais la jeunesse allume son visage.

Sous terre : d'autres codes, un autre univers. Je ne sais pas ce que je respire mais je respire amplement. Des milliards de particules s'effondrent dans le faisceau de ma lampe frontale. Je suis au plus près Eliseo Johnny, « le Lama », mon guide, ancien mineur de quarante-deux ans. Il marche voûté sous les échafaudages de bois pourri, les mains croisées dans le dos et je l'imité. Le cœur un peu plus rapide – à cause de l'altitude, de l'alcool ou du « fromage » (*queso*), la cigarette Derby partagée par terre dans une des galeries avec *Llama* (« le Lama »), *el Flojo* (« le Fainéant »), *el Largo* (le Grand) et *el Hablador* (« la Pipelette »). Ils ont entre 20 et 28 ans (« l'âge où on sait si on est un homme ! ») et parlent un espagnol mêlé de quechua et de dents manquantes.

Je pense à toutes les possibles déités qui fabriquent de la vie, à la *wilancha*, sacrifice rituel de lamas à la Pentecôte pour nourrir la Pachamama. Je me souviens de ce qu'ils disent des trois énergies ou trois « ombres » de chaque personne, définies comme l'âme, le courage et l'humeur. (Comment sont mes trois ombres – qui ou quoi les perçoit ?) Je remercie mes morts pour toute l'énergie recyclée et je m'enfonce plus avant dans le *Uku Pacha*, le Royaume des profondeurs.

Une heure, deux, trois... passent ainsi – le temps est autre dans le ventre de la montagne.

Les offrandes à la Pachamama se multiplient, dès qu'on prend un *trago*, une gorgée d'alcool de la bouteille de *Ceibo* (alcool à 96 degrés) coupé au jus d'abricot. Quelques gouttes versées au sol « pachis » - *gracias*, merci. *Protégenos Pachamama*.

Pour « *el Tio* » (que les Espagnols ont dénommé « dios » mais en quechua le son [d] n'existe pas), quelques feuilles de coca sur le crâne, les mains, les pieds, le sexe toujours dressé – symbole de fertilité. Tout est pair. Comme nous avons deux bras, deux jambes, deux yeux et deux oreilles, lui et la Pachamama vont main dans la main. On n'entre pas ici sans lui demander la permission. Il y a une représentation du *Tio* à chaque entrée des mines.

Tous parlent vivement du carnaval de ce week-end ; il manque des femmes pour danser. On propose aux rares touristes de rester, on leur paiera le costume de location. Qui va danser avec qui, comment, quels pas, quand est-ce qu'on répète. « Nous avons besoin d'être plus unis » prône le Lama à tout bout de champ. Et le Carnaval des mineurs est une occasion en or pour rassembler les groupuscules. A partir de vendredi, ils descendront en dansant de la montagne à la ville en portant le « Tata Q'aqcha », le « Christ protecteur » et des représentations du « Tío ».

Le *Tío* a été associé au Diable par les Espagnols et il est vrai que tout en son apparence soutient la comparaison : la couleur rouge, les cornes, le sexe démesuré et les offrandes de tabac et d'alcool qui lui sont dues. Cependant, dans la cosmogonie précolombienne, il n'est ni bien ni mal tel que considéré en Occident – d'où la difficulté d'intégration des valeurs chrétiennes. Tout est dualité. Les « *supay* » par exemple sont définis comme des anges « bons ou mauvais ». Le *Tío* comme tout un chacun abrite tant de possibles bienfaits que de possibles méfaits. Mais il est le maître incontestable de toute la richesse sous la terre.

Au carrefour d'un tunnel, quelqu'un demande un couteau : je prête ma fine lame pour le découpage de tuyaux en caoutchouc – ils m'offrent en retour une pierre de zinc et d'argent. On file se mettre à l'abri et le bal s'ouvre : quatorze bâtons de dynamite ont été placés dans la roche. Les bombes explosent successivement au-dessus de nous. Et tous rient et trinquent et fument et préfèrent mille fois habiter leur royaume sous la terre. L'odeur du brûlé de la dynamite. Le temps arrêté au moment de la détonation. Mon cœur dans ma tête et je chante mon tango russe pour la ronde exaltée.

Nous passons des stalactites orange d'oxyde de zinc, des échelles de bois qui paraissent des jouets et supportent le poids des hommes jour à jour. Nous nous accroupissons plusieurs fois, presque en reptation dans quelques passages. Plus nous descendons, plus il fait froid. Je me cogne la tête par deux fois, le temps de prendre conscience de mon corps et son curieux uniforme dans l'espace sombre.

Ils disent que selon la période, on gagne jusqu'à 250 dollars la semaine ; 80 au pire. Le travail est inhumain et dangereux, l'ambiance des plus machistes ; la douleur masquée par la fierté d'être admis en enfer.

Para el minero no hay justicia, para el minero no hay perdón, chantent en boucle les *Llajuas*.

Ils disent qu'ils excavent « la poubelle des Espagnols », ce que la Colonie a laissé. Au XVI^e siècle, le Cerro Rico dégoulinait d'argent ; jusqu'aux clous des cercueils les plus humbles étaient faits d'argent pur. Aujourd'hui, il reste peu d'étain, peu d'argent, davantage de zinc et du plomb. Mais rien n'est fini... Dans la mythologie, on dit que quand la montagne revêt sa robe blanche, c'est pour un rendez-vous avec le Cerro Kari Kari et de leur rencontre, la terre se ceint de richesses renouvelées... et il a neigé hier...

Le royaume sous la terre n'est pas propice à l'homme ; il n'y est que toléré et se protège avec force alcool, tabac et feuilles de coca. Et souvent les enfants viennent chercher leur père, prostré dans une galerie après des heures de travail de forçat et d'alcool. On recense quantité d'enfants entre cinq et treize ans travaillant ici, ils se faufilent comme des ombres entre les wagons et les tunnels familiaux. Le dicton : « sans travail, pas d'éducation ». Et l'école ici s'appelle « Cri de pierre », *Grito de piedra*.

Para el minero no hay justicia, para el minero no hay perdón / Pobre de este minero / que a fuerza de combo y cincel / va forjando el futuro de Bolivia.



Jour 14. Le réveil à 5h30 pour s'élancer dans le jour qui défroisse les montagnes avec les promesses de tous les oiseaux, ce que savent ensemble le rose et le bleu, et le soleil né d'Italie ce matin après le grand orage. L'après-midi, une balade autour de Banon avec Arnaud, guide pour le Bleuët qui ponctue la marche de moments de lecture : aujourd'hui *La mort suspendue* de Joe Simpson a glacé la Provence ! Pouvoir des mots du récit de cet alpiniste au cœur d'une terrible expédition dans la Cordillera...

Je ne connais pas les sommets péruviens dont il était question, mais je sais le froid qui dévore un à un les doigts de la main, l'extrémité blanchie, les phalanges roides incapables de s'acquitter de la moindre tâche, je sais l'ensorcelante pesanteur de l'altitude, les larmes de froid dans la nuit et l'au-delà de la peur quand tout autour s'effondre, les ressources profondes révélées, cet acharnement sublime à ne pas encore mourir.



Demain matin, c'est la rencontre au Bleuët à 11h !

Et... un texte du Chili pour clore la semaine sur l'amour et l'amitié, toujours.



Je pense à mes amis, mes « clés » comme disait Mario Benedetti. Ils ont des soucis de maisons, de voitures et de factures d'électricité. Ils pensent à l'école et aux prochains congés, à la nourriture du petit qui ne va cesser de remplir l'espace et aux pieds de tomates qu'un été de plus comme celui-ci aura définitivement brûlés. Et moi je les écoute et je pense aux bulles multicolores du marchand de la calle Matta, à la mort et aux étoiles, au marchand de machines à bulles, le regard éteint sous son chapeau et l'averse multicolore qui bénit indifféremment les passants. Je leur souris avec ce visage énigmatique de quand j'imagine que je suis Cléopâtre pour affronter le supermarché. Je compte les pétales de bougainvillées tombés sur la terrasse du seul café décent de la ville entre deux rafales de ce vent du désert et du bord du mer, si particulier, comme si les deux ensemble s'annulaient, on oublie à la fois qu'on est dans le désert et qu'on est au bord de l'océan – je recommence, je pense à mes amis, je les écoute distraitement, je leur souris en pensant aux tomates, à la mort et aux étoiles et je leur écris que je les aime, infiniment.



Jour 15. Joie immense de la rencontre dans le jardin du Bleuët ce matin... quelques textes à peine dits et la magie était là et le ciel ne pouvait pas être plus bleu. MERCI aux membres de *Par sons et par mots* et de la librairie et bien sûr au public !!! Je suis toujours émue de rencontrer des visages connus, certains proches-proches et d'autres du festival *Textes en l'Air* en Isère l'été dernier par exemple. *Alegría* de retrouver la scène, la voix, le bilinguisme, lectures et dédicaces... ;Le printemps est ouvert!



Cette matinée aura fait la part belle à l'ensemble de mes publications, tout format, époque et éditeur confondus. Par exemple, cet extrait de l'Héritage de *Des corps poussées jusqu'à la nuit* ; le final du long texte *Memento* qui ouvre le recueil avec un « nous » qui m'accompagne de plus en plus.

nous crucifiés par la dernière lumière
debout comme une promesse
l'urgence dans la main de l'enfant saisi
et celle des amants – un génie au creux de leurs paumes
sous le bruit du monde les alliances mystérieuses
des lunettes des bracelets des montres
des chaînes qu'on s'impose de celles que l'on passe
au cou des chiens quand tout se défait
lorsque tout s'éteint et le métal s'entête
bijoux d'Auschwitz boutons d'étain de la Berezina
dents en or des anonymes
anneaux de fer des maîtres aux esclaves liés
lie de l'acier dans la poussière et certaines façons des vêtements
nos empreintes survivantes
dans la chemise passée les coudes pour toujours inscrits
au chapeau hérité la forme du crâne
le pli que la main sur le bord a lissé

nous sans cesse orphelins
puisque doués de mémoire
nous sommes morts mille fois morts
mais une seule beauté engendre tant de joie
une seule beauté nous rend plus que vivants

ADA MONDÈS
POÈTE NOMADE

Rencontre lundi 8 mai 11h

PAR SONS ET PAR MOTS le BLEUËT

À l'invitation de
PAR SONS ET PAR MOTS

participez gratuitement aux
Ateliers d'écriture de l'écrivaine
« l'Eau, le Feu, la Terre et les Vents... »
Les Quatre Éléments,
dans les mythologies du monde

À Banon, le mercredi à 18h
du 26 avril au 17 mai
et du 27 juin au 12 juillet 2023

Renseignements et inscriptions
au 06 10 78 35 95

Jour 16. *La lucidité est la blessure la plus proche du soleil*, citation de René Char qui m'est revenue hier. Je retombe en voyage dans la dureté des villes ou l'âpreté de la terre, qu'un amour fou de vivre cautérise toujours. Après avoir tant rêvé de Valparaiso, écrit un poème et une chanson sans y être jamais allée, la rencontre a eu lieu... pas sans heurts.



Valpo, paysage portuaire et collines de « la Joie » de « la Conception » des « Plaisirs » de la « Belle vue ». Lisbonne, Wellington ou Marseille... Toutes les villes posées sur l'eau partagent ce même secret de sirènes, de sel sur les façades de bois ravagées et de fresques clandestines, monuments au désir, aux sciences occultes, à la mémoire et aux voyages. Même amour des cimes, du recoin, du désordre et de l'impasse, de l'escalier peint, de la mosaïque impromptue, le passage en cul-de-sac et le scandale des fleurs dans les ordures. On se perd irrémédiablement dans le « Musée à ciel ouvert - Museo a cielo abierto », tous les murs peints que l'on voit quatre fois sous un autre angle ; la même rue en sens inverse, d'autres peintures se révèlent infiniment. Au bout de deux heures de labyrinthe, c'est le trop-plein. Saturée de couleurs et de questions / « Quelle est ta véritable origine » ?

« Qui as-tu été dans tes vies antérieures ? »

« Que rejettes-tu ? » /

et, dans toutes les langues, la haine des uniformes.

Valparaiso, ville au visage double pleine de chambres et de rouille, lumières de pompes funèbres et de casinos vides – nous cherchons sans répit un dieu dans les fleurs alentour.

Valparaiso : il DOIT y avoir autre chose

que cette ancienne prison convertie en centre culturel, que cette soif de boire, boire la ville, l'océan, le bruit des hommes, boire « *tomar* », « prendre », qui en espagnol nous donne l'espace et le temps, temps mesuré avec la gorge, avec les entrailles, à gouttes de feu dans le sang ancien, je prends ce luxe de brûler et de jeter les heures par la fenêtre, dans la rue, qu'elles se fondent parmi les touristes, les ouvriers, les quincailleries et le trafic, le souvenir des yeux mutilés.

x lxs caidos a luchar !

Valparaiso, ronde de mouettes dans la baie, le persil et l'ail, les hurlements des bateaux, des lions de mer métalliques que tant de guerres auront rendus fous.

1^{er} janvier – églises et casinos, deux versions de la déroute, parier ou aller à la messe ; entre le jeu et la prière, des couloirs précaires, marchés, puces, foires ; religion d'attente. Les bateaux militaires dans la baie accoutument à la violence et tant d'incertitude n'empêche pas la prochaine vague (toujours plus haute que la précédente) d'arracher un cri de joie. Nouvelle année : les douze mois déroulent leur tapis de promesses et je me jette à l'eau pour ne pas fondre en larmes – sel contre sel, le chagrin dissous – je plonge dans le Pacifique comme qui est bénie pour la première fois.



Jour 17. Je me réveille dans la forêt, rêve moitié branche, moitié cerf... C'est le jour de la terre dans ce troisième atelier pour Banon. À la façon de Galeano dans *la ventolera*, la terre tourne en moi. Je suis nue. Maîtresse de rien ni de personne, pas même de mes certitudes. Je suis mes pieds dans le sol, enracinés, et je suis la terre qui promène mes pieds.

Bel exercice ce soir de visualisation d'une origine qui nous dépasse, de racines poussées dans le souffle jusqu'au noyau terrestre, du Qi-Gong pour « réunir le ciel et la terre », des chansons de Barbara, des arbres sacrés et des arbres à souhaits, des plantes qui soignent et des jardins secrets, des arcs-en-ciel et des hiboux pour passer entre les mondes, des palmiers près desquels il faut s'asseoir pour qu'ils poussent, des cailloux ramassés et le bout de terre au fond de soi ; la terre c'est tout à la fois, la musique du monde et la danse de la poussière, le cycle de la vie et de la mort, des tableaux de peintures et des millions de fleurs, le rythme du cœur, des histoires de volcans avec un visage, des forêts qui marchent, des montagnes qui protègent, "des créatures de légendes cachées dans les fourrés"... Je demande à chacune des participantes de l'atelier ce qui l'émeut dans son rapport à la terre, au vivant... et j'en suis la plus émue.

Ici un extrait de mon "chantier Cordillère", écrit sous le plus vieil arbre d'Amérique, au Parc national du Conguillio au sud du Chili : 1800 ans et 50 mètres de haut.



Araucaria Madre

arbre qui danse le sud du monde
écorce mon chagrin de ta geste épineuse
mon visage enfui sous tes longues barbes
cortège aqueux de mousses et d'algues
je tête à tes écailles soixante fois ma vie
aux lèvres rudes de ta carapace
j'embrasse ardemment
la sève millénaire
la joie qui élance ton tronc depuis deux mille ans
pousse un génie au creux du ventre
ton sang chante dans le mien
je me souviens
que *aún puedo amar*
– je peux aimer encore
et jouir d'une respiration
de ce sirop de terre
mon cœur enfin reboise les siècles de métal



Jour 18. Ce matin, un atelier sur le vent en école primaire, se sentir feuille aussi bien que nuage, danser les chaises envolées dans la tornade, les volets et les dents qui claquent, les secrets que chuchote l'âme de la forêt...

Et puis c'est encore le Chili qui revient sous mes doigts ! Des notes et des notes - à la recherche de la musique juste. La rencontre avec la poésie de Zurita et Atacama m'accompagnent encore.



[le Chili ce n'est pas un pays pour les hommes
terre de nuages d'écumes crêtes neigeuses désert
théâtre d'astres et de Cordillère
une mise en amour du Pacifique
vague à vague
ce n'est pas pour nous
ici des appâts jetés à la mer – des visages évidés
humanité écorchée dans un paysage qui n'était pas fait pour les hommes
mais toute l'immensité mais toute la folie
dans le ciel des rouets géants se débâtissant jusqu'à nous
pour qui les symphonies invisibles pour qui ?
des orchestres en déroute des entraves à la lumière
et la vie paraissant à nouveau chantant
chantant le cœur des ruines]

j'ai entendu des déserts se couvrir de fleurs
et cette prison ancienne remplie de plantes
des mots du bien – potagers serres bassins
depuis nos orbites creuses poussent des fleurs
des fleurs infinies qui répètent l'amour
et mon visage mort à sa manière sourit d'infinis
sourires
parce que le pire des bourreaux ne peut rien
contre le jaillissement d'un bourgeon
contre l'arôme de printemps que celui-ci promène
personne ne peut empêcher que de mon corps
naissent des fleurs
et qu'elles l'élèvent ainsi au ciel réconcilié
à la nuit drapeau d'amour entre les étoiles écloses



- Atacama -

https://www.youtube.com/watch?v=cSye_WtntDQ

Jour 19. Ma première pensée au réveil : ce soir, je vais JOUER. Ce jeu qu'on attache si volontiers à l'enfance, mais pour moi le jeu était grave ; une gravité qui donne son sens à la Joie. C'est le sens de *la Vie Vivante* dont la reprise a eu lieu ! Toujours cet émerveillement de l'offrande à l'heure de dire. C'est d'amour qu'il s'agit – même en plein désert... surtout en plein désert.



Je dis A M O U R et sous mes pas les fleurs repoussent
Je dis A M O U R et dans ma paume le sel s'abreuve
à mes flancs le sable sculpte une nouvelle saison
Je dis A M O U R et de mon front s'effondrent les mensonges
Je dis A M O U R et c'est ma voix qui reboise
Je dis A M O U R dans le désert où je n'ai
ni pena ni miedo ni chagrin ni peur
Je dis A M O U R et ma solitude est légion
et ma nuit se fait paysage
je suis peuple de dunes de constellations
je m'écoule millénaire et les roches me regardent
Je dis A M O U R et le silence bruit
Je dis A M O U R mon cœur bat le tamtam de la terre
Je dis A M O U R les mémoires se lavent à l'infini de la lumière
les sanglots dans ma gorge s'allongent vers la joie
Je dis A M O U R une fois encore
et tout est consolé



- el Geoglifo de Zurita, Atacama, Chile-

Jour 20. Sous la grêle de mai – Banon, Hyères, Montpellier... je replonge dans un monologue sans titre et qui me hante depuis trois ans, un fantôme attachant, une ruine portative, l'amour des trains pour nulle part ; ce monde où rien n'est contenu que ce qui est créé.



dans l'inertie des jours nous convoquons la brûlure
la distance est un jeu
sur le damier des semaines
promener son fou son cavalier sa reine – échec
ascenseurs de l'amour en panne
leurs cages chambres de résonances
où l'averse mécanique des je t'aime
stagne dans les bouches marchandes
& le sang qui rassemble tout –
& la lune si femme –
dessus nos cosses trop pleines que la mort exorcise
slalom entre des perspectives élémentaires
& l'intranquille retraite des livres
asile obscur du foyer
où les miroirs multiplient les judas
vers l'ailleurs manquant

des trains des trains des trains
dans la gorge encore le fer de leurs roues
les be-bops du départ
les ventres pressés
les mains singulières
tout ce qui est donné dans la vitesse du paysage
ces endroits repoussés
où il est tant de lumières que nos yeux se renversent
dans les palais tamisés du souffle
nos grottes intérieures
où rien n'est contenu que ce qui est créé

quoi que l'on nous fasse nous voyons
dans la matière dense des musiques claires
malgré les barricades
l'œil du soleil pénètre dans la maison



Jour 21. Fin d'une semaine sous le signe du désordre. *Dans mon désordre j'installe des sorcières / qui trient de petits morceaux de morts et de rêves – Des corps poussés jusqu'à la nuit –.*

△ Accessoirement, mon téléphone s'est cassé – si vous voulez bien avoir la bonté de me redonner vos numéros – annonce également faite en octobre dernier, la matière est parfois fragile... ▽ À l'image de cette perte, je me dis qu'on perd toute sa vie : on perd des textes, on perd des amis, on perd la mémoire, on perd des habits, des cheveux, des clés, des bijoux, des papiers, des envies, des habitudes... et on oublie. Et heureusement. Aujourd'hui, *tout est en désordre. Les cheveux. Le lit. Les mots. La vie. Le cœur*, comme l'a écrit Kerouac... et de cet éparpillement de toute chose, faire poème aussi ; aller avec la vie qui ne joue plus avec nous si on l'a trop rangée.

↻

de nouveau irai m'étendre entre le chant des grillons et les fantômes du XX e siècle, de nouveau serai seule, cette industrie nerveuse, fantasmagorie, cette poitrine qui rompt, si cruel, savoir le prix du monde, et que tous nous tremblons, l'alcool donne un placebo de paix, l'oubli, le lit immense les yeux mordus par la nuit, la certitude que personne ne viendra plus, et une caresse pour le chat, et une pour ma solitude engourdie, et ce n'est pas de la paix, c'est l'alcool, et ce n'est pas de la douleur, c'est une douceur âcre qui ressemble à l'enfance, au niveau de l'estomac la forme d'une question, et partout sous la langue, un bonbon arlequin qui répand son acide, tourne à l'infini, tantôt râpeux, tantôt gluant, égrène ses images, pastille patine, pastel sombre, et une main qui gratte la tête, et la certitude – entre la mort et la certitude – que le sommeil ne viendra plus, et les insectes dans les murs de plus en plus nombreux, ce n'est pas une folie, c'est l'oreille triste plus fine, le chat les yeux si pleins si pleins, une main qui gratte ma tête, et la certitude entre deux grands oublis que mieux vaut la mort que cette absence au cœur des choses, l'automatisme des corps, la main qui rassure sans même y penser, le cliquetis des mâchoires, le chien de la parole armé, dégluti, puis rien – dans la nuit la nécessité d'une angoisse, il pleut encore à l'intérieur des planches, des poutres, des étagères, de mon crâne, si ça s'effondre, je ne dirai rien, plus plus rien, la certitude que rien plus jamais pareil, les yeux du chat consentants, je sais ce que c'est presque le sommeil, et les bruits du dedans, et les bruits venus d'ailleurs, une crainte, un miaulement, j'essaie simplement de me sauver la vie, mais il y a des vies qui ne veulent rien entendre, elles vont ainsi sans oreilles et sans yeux, elles oublient leurs cannes, leurs béquilles et le reste et sortent à sept heures l'air de rien, buter sur le premier aveugle venu, matinal lui aussi, et qui pourtant entend tout bien lui, et ainsi, un dialogue de sourds s'installe, que l'on appelle quelquefois rencontre, quelquefois accident, quelquefois heureux hasard, et non *hazard* en anglais qui est danger, non plus que *chance*, ce mystère qui parfois porte chance tant que le cœur secrète de nouvelles définitions à la lumière de son propre miel, et il y a les vies aussi qui entendent trop bien, ou bien celles qui entendent ce qu'elles veulent, des rossignols en plein novembre, ce qui gronde après minuit derrière le volet les chansons dans l'orage – le chat, grande frayeur, quelque chose d'une question, quelque chose d'une absence, une abolition, les yeux mi-clos pour toujours, plus ancien que le monde, la lumière, la lumière impossible à éteindre certains soirs, se coucher comme apprendre la mort par cœur, et des visages graduellement sans front dans l'ombre, et des visages sans souffrance, le chat dans la nuit nous croyant, ne nous croyant pas, puisque cette main qui presse plus que d'ordinaire, cerné des photos dont on sait qu'elles feront mal un jour, la poitrine plus maigre, enfin, plus proche de la poussière, même si le sein gauche un peu gonflé, toujours une lourdeur, côté cœur presque une conscience, autrement dit des larmes, de quoi communier



Jour 22... et la nuit déjà s'est glissée dans mon dos penché sur la guitare... Triple joie de ce début de semaine : un atelier bien vivant en primaire ce matin, puis avec les 6èmes dans les jardins du Bleuet cet après-midi : le monde a été créé par un extraterrestre et flocons, flammes et gouttes de pluie ont pris la parole...

Je passe le reste de la journée à tâtonner dans les nouveaux textes : à tâtons, *a tientas, a ciegas*, à l'aveuglette, ces expressions qui disent bien comme c'est aux SENS que l'on confie sa barque d'amour ; épreuve du vide, parfois synonyme de frustration, mais plus souvent de jubilation - la **chose** est bien là et demande à naître, avec force soleil, écoute et patience, à l'image de ces palmiers auprès desquels il faut s'asseoir et leur parler pour qu'ils poussent (parole de producteur de dattes!). Il reste la belle fatigue de qui a pétri un peu sa nuit et la note unique du frigo qui, à défaut du chat, ronronne vers demain.



nous allons tribu farouche avec au cœur même liberté
même soif dans la gorge même amour de la nuit
hurya liberté disaient nos peaux nos rires
ces feux qu'on allume dans le paysage inviolé
au matin quand tout est encore fragile
hurya liberté comme un hymne
azwô le vent qui toujours chante
tawedda en berbère *marcher*
tout ce monde ô tout ce monde à marcher entre les pierres noires
le reg la roche oxydée le tain de nos visages
larmes des bêtes et sang des acacias dans nos mains
tout ce chagrin à sécher

il est dit qu'on vient au désert pour brûler



- Maroc, au nord de Mhamid -

Jour 23. Je n'écris plus : je visite le passé car il est temps d'offrir. Un moment en primaire ce matin où nous avons exploré les cinq éléments de la boucle du Tao et une promenade poétique avec la classe de 6ème jusqu'à Notre-Dame des Anges, à quelques kilomètres de Banon. Pique-nique dans les herbes hautes, les nuages à tête d'aigle, les coquelicots saignés sur le chemin ; de petits dieux fabriquent leur univers de fourmis et de supernovas. De la mythologie maya à la mythologie viking, c'est toujours le mot qui fait advenir le monde, et l'envie d'histoires grandit sous la langue jusqu'à l'écriture.

Ø

parfois des gravures
le désir d'une trace
d'une histoire neuve le long de l'eau
des chevaux sauvages des chevaux montés
des cavaliers à cru des cavaliers sans tête
des hommes moitié-hommes sagittaires des centaures
des nomades signant la roche pour des milliers d'années
des éléphants des antilopes et des abeilles
nos sépultures circulaires et nos morts sur le flanc
genoux enlacés pour le retour au ventre
à la mère de toute chose



Jour 24. Dernière séance avec les collégiens qui composent des portraits d'Orishas, divinités Yoruba en lien avec les éléments : l'un aux jambes de nuage et à l'éternuement impétueux, l'un au corps d'acier et voix de métal, cheveux d'algues bleues ou d'infinies racines... Le soir, c'est la dernière séance avec les adultes où j'ai le bonheur de les guider dans une méditation de dissolution des cellules dans l'eau sur une musique de Pharoah Sanders, puis nous parlons monstres marins, tarasque ou kelpie d'Écosse, lavandières de nuit qui lavaient l'âme des enfants morts sans baptême, confessions de coquillage et déluge originel ; un poème du Mexicain Jorge Vargas *Yo soy de mar* et le mythe de l'Atlantide, puis le tango *Los Paraguas de Buenos Aires* de Piazzolla où un parapluie remonte la pluie et le temps jusqu'à la toute première eau de l'univers, pluie à l'envers qui nous mène en beauté à Tristan et Yseult et à l'œuvre de Bill Viola *Tristan's Ascension (The Sound of a Mountain Under a Waterfall)*. De toutes ces recherches autour de l'eau, c'est une remarque de Bachelard qui me nourrit le plus : « la rêverie n'est pas une évasion mais une intensification de notre rapport au monde ; (...) les images qui nous émeuvent sont aussi celles qui nous meuvent » : il s'agit, par le poétique, de prendre soin de notre consistance intérieure pour préparer des résistances extérieures. J'aime quand l'esprit scientifique rejoint l'esprit de rêverie.



partout des locomotives brodent
les initiales de demain
passent des arbres noyés jusqu'aux nids
un cortège de *malgré-nous*
taille prise par la crue
une armée des pays tièdes
subitement mûrie d'élémentaires leçons
nous revenons aux cages
nourris aux dettes humaines
menton levé des aveugles déplore le dernier quartier
des faces translucides s'alignent sous un dôme discordant
des génocides dervichent au fond de nos pupilles
nos yeux énormes impossibles à fermer
des ailes de moulins perdus entre les cils
oniriques Érinnyes rendez-nous les indomptables
Amazonie inconnue astrales cannibales
les atlantes toltèques les couleurs de Carthage
panthéons sauvages où les cadavres
travaillent de cultes & d'oublis
épopées de pourpres & d'orpailleurs
où chaque portique est la béance d'un dieu

◆ *Bill Viola, Tristan's Ascension*

<https://www.youtube.com/watch?v=K4YwCqErNcl>

◆ *Los Paraguas de Buenos Aires, Piazzolla par Amelia Baltar*

<https://www.youtube.com/watch?v=QhMkJH17tQU>

Jour 25. Et le silence. *La splendeur du silence.* Et le répit - où j'entends *repos & repli.*

Le corps enfin se rassemble.

Sur le chemin de Saut du Moine, l'averse me surprend à manger les fleurs violettes du talus – des aphyllanthes !

Dans la forêt où rien ne m'est dû, et tout m'est donné.

Je pense à Jean Sénac, à sa signature en forme de soleil, à son intransigeance.

Il faut que je traverse mes nuits et le soleil de fond en comble.



nous sommes complices
de ce vent doux qui tête la nuit
et les chiens nomades de veiller le ressac
en plein désert où l'on ne peut que semer nouveaux désirs
et depuis les pierres approcher les astres

la'khla – sauvage j'entre dans le ventre du mystère
dans cette chaleur sans coupable cherche
la morsure de l'arbre si son venin distribue l'ombre
et mon cœur-libellule et ma bouche violente
ma peau-héritage
ignorent les cartes
les frontières brunies de sang et la perpétuelle insulte à la terre

je parle debout dans le soleil
et ma langue est autre à tout cœur étroit



Jour 26. Une résidence, c'est aussi préparer la suite. Ce temps de travail pratiquement sédentaire remue en moi de nombreuses questions sur la façon de vivre de la poésie dans une société capitaliste – le sujet n'est pas nouveau mais mon regard s'aiguise. Un leitmotiv : que le fond précède toujours la forme ; que les possibles réalisations de tout travail proviennent d'abord d'un débordement du dedans et non d'une nécessité économique ou de la facilité. Ne pas se rendre et cultiver les alliances.

Ainsi de la musique, nourriture qui démêle le clair de l'obscur. Comme tout est juste dans la musique de Bach : une douleur et une bonté d'être qui poussent à se tenir dans le droit de vivre, le droit à la Beauté. Et la certitude que demain, le soleil sera des nôtres.

♪

nous tenons ainsi dans l'inépuisable
des visages graves autour d'une bougie
le pain le thé le sucre
et le corps millénaire qui reprend son souffle
sa part de terre qui dit
droit
droit à la douceur le chaud le fruit
le foudroiement bleu du paon sans allégeance
droit
à ce creuset de la lumière sur le grenadier
le Beau qui vient d'arbre en arbre
de cime en cime
jusqu'au sommeil d'une femme qui porte enfant
dans l'aube médusante



Jour 27. Découverte de Forcalquier à une vingtaine de kilomètres. La pluie exacerbe la beauté des roses, la stupeur des chats, la lumière des pierres.

Ces jours-ci je finis autant que je commence – drôle de marche, les étapes de retravail, de coupes drastiques, de remise en question, en doute-en bouche-en voix-en mots, jusqu'à ne plus rien voir, affaire d'aveugle, lassitudes du noir – puis d'autres épiphanies viennent sauver la mise de l'infini labeur et revient le bruit secret du feu dans les temples premiers – nos monstres jubilent au creux des braises.

Très bientôt, des textes à écouter en ligne...enregistrements en cours et apprentissage d'un nouveau monde... ! Beau week-end à vous qui lisez !



l'écriture n'est pas la sève
pas le jus vivant mais la résine
ce qui déborde ce qui reste
le dit de tout ce non-langage
la nuit dans un ballon vide
l'empreinte solide du vin déserté
l'envie d'un message sous la buée
chemin d'orties piétinées qui descend la berge
une vitre cassée là les planches pourries d'une barge
tilleuls gonflés de pépiements sans silhouettes
les cordes rompues du portique des balançoires
la vie à l'encre invisible que seul le feu révèle



Jour 28. Retrouvailles avec la musique brésilienne de Forro do Sol pour une escapade à Buis les Baronnies. La Beauté de la Drôme et des amitiés qui grandissent... Et les textes du dimanche soir, sous l'influence des lectures de Antonio Lobo-Antunes ; un seul souffle et l'averse du vivant descend lentement jusqu'au cœur tandis que la pluie promène ses grillons et ses rossignols.



Et quand mon regard se fait comme ça décuplé lucide je dis que je m'approche des dix mille ans, que sous mes paupières les siècles dansent j'ai envie de porter-porter les mains à mes yeux les frotter peut-être pour chasser-chasser le songe comme les ailes des papillons *mariposa* on disait qu'ils ne vivent qu'un jour parfois on disait que si on les touche ils ne peuvent plus voler eux qui vivent si peu légers comme poudre de perlimpimpin magie de Peter Pan qui nous faisait rêver oiseau *pájaro* absence de poids oh les nuits *noche* où la chair pèse trop dessous le drap c'est le poids du suaire qui sépare de la terre déjà tout est **sensible** je ne sais pas ces moments de glissement en moi je tombe ailleurs une voix primaire dit qu'elle ne veut plus **je ne veux plus** faire poème **je veux** faire l'amour au soleil profond comme la justice les yeux bandés et à tâtons dans l'être un papillon de plus *mariposa* que le jour filtre dans les squelettes tout est en mouvement les choses respirent une expansion constante une absence un déplacement tout tourne tout tourne *todo gira* et mes yeux sont les folles fées qui recomposent instantanément le décor fixe pour que je puisse dire **devant** et **derrière gauche** ou **droite izquierda** et me lever dans le jour **droite** quand je dis **je veux** et **je ne veux pas** je ne sais pas quelle voix en moi secrète ses pensées et ce timbre sourd que moi seule connaît je pense qu'on se voit mieux dans le noir *noche* vois la vie intérieure où je me tiens soudain si grave amoureuse amoureuse et grave et notre amour qui recommence d'ailleurs qu'on nous prête aujourd'hui qu'on s'imagine à deux passera-t-il seulement l'hiver comme on le dit d'une créature alitée un arbre *débil* faible le citronnier offert à mon père si pelé à la saison dernière *crúz* on aurait dit une croix tout en bas du jardin ses cannes maigres croisées sur la poitrine privée de fruits je suis passée par des hivers sans fin et mes mâchoires à vide s'en souviennent *recuerdan* elles mordaient le givre le manque et les poumons la nuit semblaient sombrer – on s'étonnait au réveil de n'être point ensevelis



Jour 29. Départ de Banon après un dernier atelier à l'école primaire. Joie de cette première partie de résidence haute en couleurs !

La suite ? Des ateliers d'écriture ouverts aux adultes de 18h à 20h le vendredi 23 et les mercredis 26 juin, 5 et 12 juillet ; le Vendredi 30 juin, nous irons voir le coucher du soleil sur la montagne de Lure lors d'une randonnée poétique avec le guide Arnaud Poupounot (inscriptions au Bleuët, jauge limitée) ; un stage de théâtre entre le 12 et le 16 pour les 'Déambulations' par l'association *Par sons et par mots* à Banon et le piano rouge se joindra aux festivités le dimanche 16 juillet pour clore en beauté avec *La Vie Vivante*.

Merci à Hélène Logeay et Antoine Caumont de *Par Sons et Par Mots*, à l'équipe du Bleuët pour son bel accueil et je me réjouis des échanges à venir.

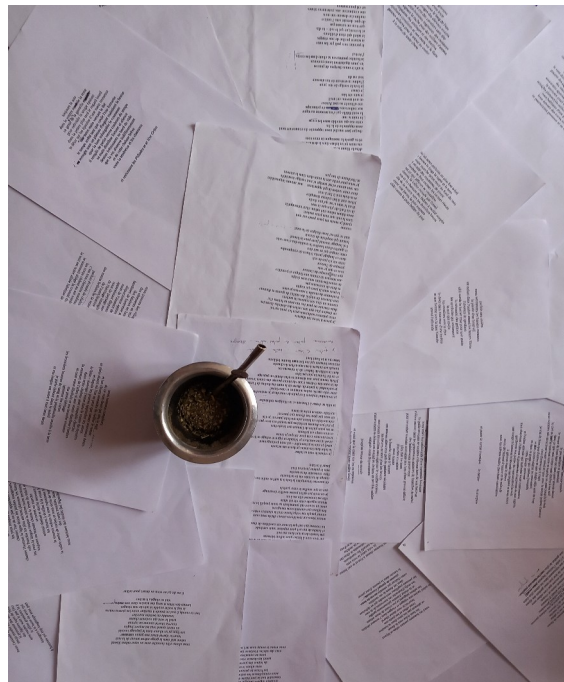
♪
♪
♪

et j'affirme que la terre est féconde et que nous sommes aimés
que nous continuerons de rire vrai et de gratter le sol en chantant
 émerveillés du vert et de la vague
 du linge mouillé le fruit mordu
l'eau froide sur la peau nue entre les pierres chaudes
la vie qui éclate et sans cesse revient
 les mains chargées d'armoise

nous marchons comme on sauve son âme
le monde brûle et nous aimons



DEUXIÈME PARTIE



Jour 30 Le retour à Banon, après un mois sur les routes pour jouer de Toulouse à Paris, de Bruxelles à Montpellier en passant par La Salvetat au Solstice... J'ai marché, traversé une nuit de 13h de spectacle au fiEstival maelström, j'ai chanté *la Llorona*, dit des textes en plusieurs langues, donné des ateliers, de la patience et des conseils. J'ai écouté, pas assez lu et rien écrit. J'ai marché. J'ai aimé tant de rencontres, tant d'humanité retrouvée, de chants possibles. L'été promet plus d'une étoile à mes cheveux. Ce soir, je reprends **les Feuilles de Banon** pour cette deuxième partie de résidence... à mener rondement, "envers et avec tout", évidemment !

Des ateliers ouverts aux adultes les mercredi, une randonnée poétique vendredi prochain et un stage de théâtre qui nous mènera à la Fête des Déambulations le 16 juillet !

Mais chut... le temps au temps. Pour l'heure ...

*retour aux lieux aimés
chaque plume
semble déposée*

PAR SONS ET PAR MOTS EN PRÉAMBULE
DES DÉAMBULATIONS À BANON

DES ATELIERS gratuits D'ÉCRITURE
avec Ada Mondès

- vendredi 23 juin
- mercredi 28 juin
- mercredi 5 juillet
- mercredi 12 juillet

UNE RANDONNÉE POÉTIQUE en nocturne
avec Ada Mondès
guidée par Arnaud Poupounot

- vendredi 30 juin

Nombre de places limité

UNE SORTIE DE RÉSIDENCE
d'Ada Mondès au Bleuet

- mardi 18 juillet

DEUX STAGES gratuits DE THÉÂTRE
du 10 au 15 juillet

- avec Vincent Steinbach
LE FESTIVAL DU PAON
- avec Bastien Touminet et Théo Bianconi
LA MÉNAGERIE DE L'IMPROBABLE

LES DÉAMBULATIONS
THÉÂTRE • MUSIQUE • BAL
BUVETTE et RESTAURATION...

- dimanche 16 juillet
dans les rues du village

Ne pas payer sur la voie publique ou dans la nature - CRÉATION GRAPHIQUE - LÉLIA LABOISE

Inscriptions indispensables
Renseignements
au 06 10 78 35 95
asso.parsonsetpamots@gmail.com

Jour 31. *Pour mieux vivre, j'invente une présence folle...* les mots de Jean Sénac tournent dans le jour et la nuit... Je me plonge dans ses *Œuvres poétiques*, 800 pages éditées chez Actes Sud – de quoi nourrir la Vie !

L'impression familièrement étrange de rentrer d'un tour du monde... en ne rentrant nulle part. Je découvre une nouvelle maison pour ce mois-ci. Je connais les gestes, je dors dans un lit. Je me replonge dans des textes du *Droit à la Parole – El Derecho a la Palabra* pour redonner vie à mon « Carnet de voyage vivant » dans deux semaines au Café Villageois de Lauris. Ne pensant pas rejouer ce spectacle, j'ai laissé la malle d'accessoires dans une autre région. Je fais l'inventaire de ce qu'il me faudrait sur le tapis : une bougie, un caillou, une fleur, un foulard, une paire de chaussures d'enfant et une flasque d'alcool, un bonnet en laine, une enveloppe. Des objets quotidiens, banals, qu'importe si ce sont ou non les miens à l'origine. Le temps du récit, je les chargerai d'histoire. Et s'ajoutera une somme d'autres éléments dans mon imaginaire du voyage : mon maté, ma guitare argentine, des graines mexicaines, un batik d'Indonésie... je suis pleine de morceaux de pays.

o

Le retour à ce que je fais maison
une poignée d'heures parmi les bêtes
qu'on appelle ainsi jaloux d'une autre intelligence
le soleil - dur époux des maisons de Provence
l'oiseau - trophée de plumes de la vie plus légère
un avion militaire traverse le silence
je demande pardon à cette beauté souple
au vieux scarabée d'or à l'antenne cassée



Jour 32... mise au tapis par le trop plein des dernières semaines (- décennies ? -). De nouveau la fièvre et son cortège de fantômes. Ce dimanche est étonnamment froid mais il y a tant à vivre...

*

Je ne crois pas avoir choisi ma différence, mon don. Mais plutôt que de subir ou de nier, je fais chemin de cette anomalie, de cette hyper-vie en moi. Faire source et raison ma folie, avec les après-midis mortes, avec les matinées heureuses pour toujours, les vraies nuits avec les chiens, avec les doutes à tête de chiens, avec les visions que je transmets sans comprendre et à ce que j'entends sans le dire, aux paysages plats dans lesquels je sais les siècles et la terre qui grince sous nos lames, serre les dents comme chienne aux mamelles saignées par des portées voraces. Je chante pour délier – faire remonter du souffle dans les hommes à vif, pour être ensemble avec la terre – reverdissante.



- Salar de Uyuni, Bolivia -

Jour 33. Revest-des-Brousses, ma nouvelle adresse pour les semaines suivantes. En préparation la randonnée poétique sur les crêtes de Lure ce vendredi si les orages nous laissent passer quelques heures la tête dans les étoiles... Me voici ruche d'idées, *enceinte d'une partition vivante*, un projet d'album, des nouvelles alliances puissantes, des spectacles en évolution permanente et des grandes décisions à venir... la tête avance seule, le corps tend les bras vers un espace de sommeil.



Un chemin sur lequel ton cœur s'alerte sans arrêt. Il n'y a plus de gardiens et cette Provence est faussement sereine. Parfois chamade triste dans les os, marée d'abandon au visage qui monte. Tu voudrais savoir dormir, désapprendre les mots. Échapper à ce bruit continu qui nous fait si ignorant. Écrire – écrire – nécessaire inutilité.

La Vie est aussi au service des grillons, des huppes, du surgissement velu des feuilles nouvelles à cette saison qui tremble du dedans. Ces bêtes minuscules et sans nom qui perdent leur vie à remonter ta main. Ces croix aux sommets qui veulent nous faire croire au ciel, à l'arrivée. Ce vent soudain qui souffle les mots d'Edouard Glissant :

Rien n'est vrai, Tout est vivant.



Jour 34. La fête de fin d'année de l'école primaire. La classe que j'ai accompagnée finit le spectacle en chantant *Cuatro Vientos* en espagnol. Petit pincement au cœur des liens qui se nouent en si peu de temps, de ces vies de dix ans lancées aux saisons, aux rires tonitruants, aux deuils sans retour, aux points d'interrogation des trous noirs et de la poésie.



Des fleurs d'absolu entre les dents, attendant que le vent de nouveau nous déchire.

Tous les corps sont beaux disais-tu et que ma tendresse est dure. J'entends la durée et non l'âpre, l'une au prix de l'autre, tendresse à l'épreuve du feu, cette pierre généreuse en moi taillée par la vie. Tout procède d'une trop grande lumière, une brûlure dont vient la perte, cette cécité d'être qui nous relie et dès la naissance nous a donné soif. Depuis, je bois le monde.



Jour 35. Un nouvel atelier avec treize participantes et participants inspirés ! À partir de *Nous sommes des marécages* de Hortense Raynal et de *Memory Babe, sur les pas de la Beat Generation*, co-écrit avec Jérémie Tholomé, nous avons interrogé les lieux. Quels lieux ? Nos lieux, ceux qui signifient, ceux qui disent « maison », là où « maison » dit « corps », et là où « corps » répond aux « lieux ». corps *fenêtres volubiles*, corps fantasmés, corps fantastiques dans la houle de vivre, *libres comme une maison en flammes* pour citer Jean Malrieu.



retour à la maison
Maison – pays d'ombres et de certitudes
ventre de maman
bouche de la nuit
grand-père bras de tilleul
voix de feuilles mortes dans la bouffée quotidienne
poumon fermé de l'usine
mains des bois du sud

enfance – pays de chutes et d'affirmations
neige de paroles
le loup
la cave
la lune
contrée des vérités simples
– mais quel trou noir persiste dans la pupille



- Sentier d'Art de Grandeur Nature, Savoillan -

Jour 36. Dernier atelier en primaire ce matin : un petit dictionnaire poétique où la lune est devenue « une pomme de l'espace grignotée par l'ombre », l'oiseau, « un V qui voyage à la recherche des autres lettres », la neige « une tempête de feuilles glacées » ou l'arbre « un temple vivant, bras tendus vers la lune ». Proposer, accompagner, se laisser surprendre. Toujours de beaux moments lorsque je dis en bilingue. La langue autre libère l'imaginaire. Je replonge ensuite dans ces poèmes écrits à Lisbonne au printemps dernier, ces moments saisis comme pro/é/venant d'autres espaces, comme dans les Poésies verticales de Juarroz que je relis aujourd'hui :

« O el árbol de la vida sostiene dos nidos en los que habita un solo pájaro.	Ou l'arbre de la vie supporte deux nids où habite un seul oiseau
--	--

O un pájaro único habita un solo nido sobre el árbol de la vida y el árbol de la muerte	Ou un seul oiseau habite un seul nid sur l'arbre de la vie et l'arbre de la mort »
--	---



Feira de ladra

tant de pluie que tout est permis
toute une civilisation au sol
le nouveau et l'ancien
sur le même étal annulent les dates

une femme là est tombée
parmi la vaisselle précieuse
les marmites d'étain
vêtements en tas azulejos
une femme là s'éteint
dans la gloire des objets
sous la fresque qui promet en français
que La Vie est belle

une femme là s'absente
et la chanteuse cette nuit saignera son fado
ceinte de la voix humaine
une balance de cuivre fait danser le destin
ses deux plateaux luisent
vides & pleins

Feira de ladra

tanta chuva que tudo é permitido
toda uma civilização no chão
o novo e o antigo
no mesma calçada cancelam as datas

uma mulher caiu aqui
no meio da louça preciosa
as panelas de estanho
roupa em pilha azulejos
uma mulher ali apaga-se
na glória das coisas
sob o afresco que promete em francês
que A Vida é Bela

está uma mulher lá fora
e a cantora esta noite sangrará seu fado
grávida da voz humana
uma balança de cobre faz o destino dançar
suas duas bandejas brilham
vazias & cheias



- Feira de Ladra, Lisboa -

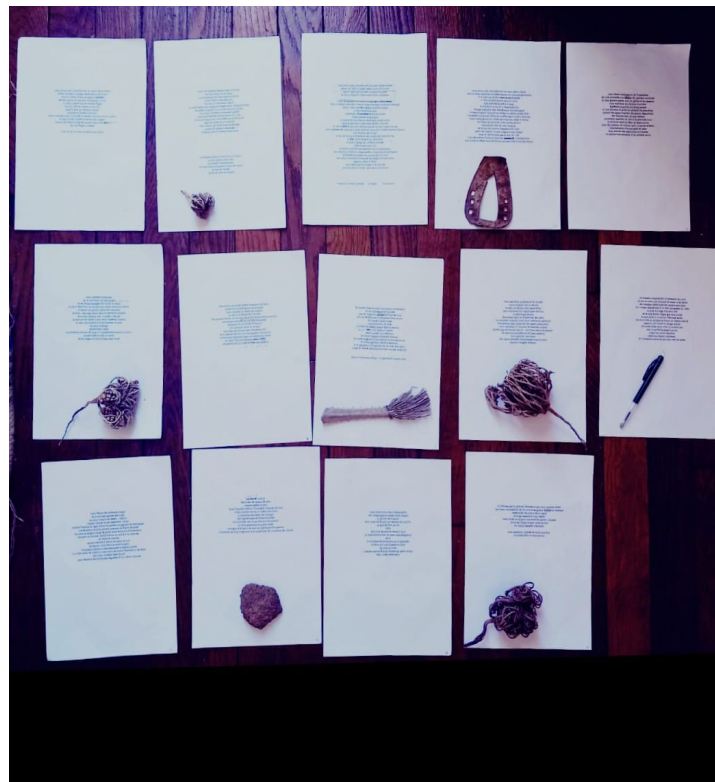
Jour 37. Journée blanche. Le ciel, l'insomnie, la pluie, le téléphone. Les feuilles. Dans la mémoire. Les langues d'ailleurs. Mes bouches étrangères. Les réponses qui me débordent depuis et pour toujours.

Un texte qui m'est venu à la lecture de Warsan Shire, autrice de *Bless the daughter raised by a voice in her head / Bénie soit cette enfant qu'une voix dans sa tête a fait grandir.*

En photo, ce qu'il reste du Maroc, encore, par morceaux, bribes d'un là-bas qui s'effrite déjà mais que les mots, sans détour, convoquent et célèbrent.

we're all afraid of the dark
despite of our mouths so full of legacies
blood and war stories
we blow under water
we love ice-cream and riversides
women bleed and babies cry when born
we're human
we don't create
we respond
to what's been transformed
to heal memories

nous sommes humains / nous ne créons pas / nous répondons / à ce qui a été transformé / pour guérir nos mémoires



Jour 38. Bouquet final de la semaine : une randonnée poétique sur les crêtes de la montagne de Lure. Entre 18h et 23h, c'est une vingtaine de personnes au fil de ma voix et dans les pas d'un guide spécialiste de la région (et de l'Islande !).

J'ai concocté environ une heure de textes, les plus longs feront l'objet d'une pause à part entière, comme pour l'extrait de *Kafila / Caravane*, plongée d'une quinzaine de minutes dans le désert et les plus courts viendront ponctuer la route, comme autant de nécessaires respirations dans le paysage – soleil couchant – puis sous les étoiles, des mots d'amour...



nous allons ivres de cette musique
de bijoux des pierres choquées entre elles
parmi les oiseaux vivants nuages et sans fatigue
nous ne connaissons pas la peur du vide
mais des siècles d'enfance dans une contemplation
nous avons le temps
nous ne l'avons pas
nous n'en avons pas besoin



Jour 39. Dimanche de deuil. La mort pousse les appétits dedans.
Des mots pour faire des trous dans le décor du monde disait Ferlinghetti.

Écrire – faire constat d’impuissance et nommer quand même
Vivre – faire constat d’impuissance et quand même écrire



le chagrin colossal dans des maisons sans appartenance
les oiseaux vrombissent les bourgeons dégorgent
blancheur sucrée le clocher taillé brut dans le bleu
et moi qui suis née pour nommer les choses
leurs lames plus justes
dans le fourreau de mon ventre



Jour 40. Tout continue. Journée à replonger dans les notes mexicaines, un voyage de six mois dont le journal semble mité. Ma mémoire recompose le trajet ; mon oreille corrige la musique. Au soir, c'est l'Argentine qui revient, Piazzolla et Gotan Project, le maté et la moitié de ma valise laissée de l'autre côté du globe. Je ne suis pas partie. Je suis aussi ailleurs. Comme Arthur Cravan, *J'ai vingt pays dans ma mémoire et je traîne en mon âme les couleurs de cent villes.*



Buenos Aires

ce que je brûle ici est plus que vivant
de nouveau la ville et ses artères colorées
San Telmo les cafés Martinez le Carrefour le Subte
la cantine populaire le quartier chic la rue millénaire [la *caché*]
le grincement de trois millions de portes de trois millions de cœurs
l'exhalaison des machines et ce souffle unique qui en nous circule
au-delà des adolescents que leur corps excède
le baiser des mères sur les fronts incompris
les animaux apeurés dans l'incessante lumière
les ongles peints des filles sûres
les messages d'amour les kiosques à fleurs petits chapiteaux des marchés
aujourd'hui je suis autre
je brûle et je le sais



Jour 41. *J'étais ici et personne ne racontera mon histoire* : une phrase trouvée dans un dortoir du camp de Bergen-Belsen, rapportée par Luis Sepulveda. Nous tenons nos histoires d'autres bouches, d'autres nuits. La nécessité de témoignage est immense et immense le besoin de mémoire. Nos racines sans cesse à recoudre, non pas pour enfermer une identité, figer un territoire, mais pour se faire pont, lien entre les êtres et les époques.

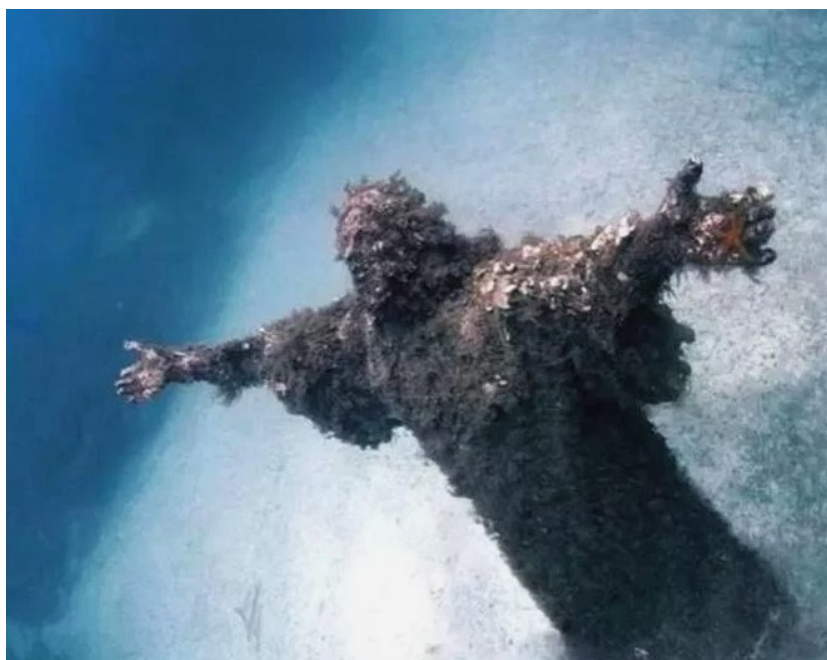
Je cherche sans arrêt le fil de l'histoire, passé en nous comme une poignée de sable. Des histoires d'hommes, de femmes et de chansons, bouleversés par le monde. Et à travers eux, toucher en nous les cordes humaines, les pleurs, le rire, les manifestations du désordre, ce qu'on ne contrôle plus, quand ça déborde, par l'eau, le son et le souffle, ce spasme des entrailles comme un sursaut de vie ; le mort en nous tressaille.

L'émotion est un rappel du vivant au contact des ténèbres. Le contraire de la mort n'est pas la vie. C'est peut-être le chant.



je suis femme du dehors
dans la campagne battue
sorcière ancienne prostituée des pluies
à l'orage une source plus vaste que ma soif
où s'enlisent des songes qui reviendront poèmes
je-super-vivante
je -pas-peur-l'ami - pas-peur-la-mort
parce que ma tête est champ de partitions douces
et mon ventre de femme semé d'ocelles
même ville abandonnée même
fenêtre sans ombres même
pays de défaites
je porte dans la gorge une plante vivace
sous la peau l'extrait d'un sommeil
cette musique immense de l'eau
et qui lave

...



- Il Cristo Degli Abissi, San Fruttuoso de Camogli, Italia -

Jour 42. Avant-dernier atelier de la résidence à Banon. Les séances sont devenues de plus en plus nourries, de plus en plus exigeantes – parfois un peu trop peut-être mais j’aime faire de ces rendez-vous hebdomadaires des moments stimulants : références de lectures, écoute de textes et rappel de la vie qui nous entoure, du monde hérité dans sa densité et ses mystères. Nous héritons du langage et de la géographie. De l’émerveillement aussi.

Je poursuis mes fouilles dans les notes mexicaines ; ici un extrait en mer, à bord d'un voilier dans le Golfe du Mexique.



Seconde nuit de mouillage sauvage.

Les soirs de vin argentin, on parle folie et alcoolisme, blues et jalousie brassés par la houle. Les cordages dansent dans ma tête – les objets frappent les parois tour à tour dans la nuit. Souvenir de Chaplin, *The Immigrant* la même assiette partagée d’un bord à l’autre de la table.

À 2 miles de l’île de Contoy. La passe promet d’être étroite.

Je monte sur le pont récolter des poèmes.

Plus tôt, la barrière de corail franchie entre les deux îles. Le fond remontait dangereusement mais bleu bleu à perte de vue, à perdre la raison dans le tournoiement de milliers de frégates au milieu de rien, un maelström d’oiseaux noirs.

On rampe plus qu’on ne marche.

La radio répand des nouvelles de la vie en d’autres langues ; des groupes de pêcheurs insouciantes d’être écoutés.

Le Capitão a remonté un barracuda – les dents affilées dépassent de sa gueule morte et son œil puits noir à présent qui ne reflète que la question du pêcheur. Le couteau aigu tranche la chair fraîche – lorsqu’il se coupe, leurs sangs un instant mêlés sur la jupe blanche. Rouge tranchant le bleu Caraïbe. Patient, la petite lame fait du corps luisant la nourriture d’un jour qu’il ignorait dernier.



Jour 43. Grand ménage de... d'été pour y voir plus clair après une semaine trouble. Je poursuis là où ça bat. Je retournerai toujours au désert, à cette frontière absente du rêve. *Devenir désert, « un labyrinthe sans murs m'entoure de toutes parts. » Le désert gagne, il renverse tout. Il est encore là dans le ciel, ce désert bleu, immense, sans fin. Le désert est lié au vent, à ce tropisme vers l'évaporation, vers l'arasement, vers le transport et le déplacement de l'être.* - extrait de l'article « Cosmomorphisme : Pierre Cendors (*Vie posthume d'Edward Markham*) »

<https://diacritik.com/2018/04/17/cosmomorphisme-pierre-cendors-vie-posthume-dedward-markham/>

Nous sommes partis à quatre de San Pedro, le bus à 3h du matin, j'ai dormi presque les onze heures qu'a duré le voyage. Le paysage dévoilait des merveilles mais j'étais à demi évanouie. J'ai vu le lever du soleil, plus de déserts, des troupeaux de vigognes. Nous passons la douane, tellement plus simple qu'au Chili, un poids s'en va, j'arrête de fumer, j'ai trouvé du camphre pour l'inflammation.

Je n'ai jamais perdu la joie. L'amour de toutes les choses. Cactus en fleur de février, dressés dans le désert de sel, gardiens de la verticalité au cœur de tant d'infini, que le temps ne reprenne ici jamais son cours. L'arc-en-ciel descend. *Yareta* de la Cordillère. Des cairns roses dans la tempête bleu-gris. Chaque lagune reflète ses montagnes, roses ou vertes. Pachacuti. *Como es arriba es abajo.*

Au milieu du chaos, comme on embrasse l'ami rencontré hier de toute son âme parce qu'il parle la même langue déracinée du voyage, nous savons ces incursions dans le vide, cette marche de poitrine ouverte de part en part, sur la pointe des pieds dans la Grande Liberté.



Jour 44. Mon « carnet de voyage vivant » au Café Villageois de Lauris... 1h15 suspendue dans le temps du voyage ; la poésie en espagnol, en russe, en anglais, le chant... ce spectacle m'avait manqué. Non, ce n'est pas drôle de parler de Afrin, de Minsk ou de Tegucigalpa mais... dans les morceaux de ces villes, j'ai trouvé des êtres pleins de vie et pour toujours je les célèbre.



je veux l'amour sans la fin de l'amour
musique ! musique ! enchanter la ville
comme si les rues menaient encore à la mer
des mouettes qui s'élancent sourcils dépliés
des noms de bateaux plein la mémoire



- « Mippy », Kaeo, New-Zealand -

Jour 45. Je suis en résidence... sans y être ! Voilà ma double vie à l'œuvre ces jours : *La Vie Vivante* tourne du côté d'Olargues dans l'Hérault ce week-end. Et c'est une joie entêtante de répéter ces textes. Deux moments particuliers ce soir : l'un où je me suis mise à tourner sur moi-même jusqu'à rejoindre le vertige du voyage ; l'autre où le texte finit sur « sans répit la beauté sauve le monde / et que se dresse immense la foule qui me ressemble » et ma main sur ma poitrine, le cœur battant battant... car notre grande force c'est de vivre.



me voici
femme qui allume un bois saint chaque jour avant mourir
j'éclos toutes les heures à midi
je ne serai jamais vaine – j'écris
nourrie aux poètes du soleil
comme eux signe passagère
sur la nuit une étoile
un squelette d'enfance
quand je reprends conscience
plus que le dernier souffle
déjà brûlant aux bout des doigts
un éclair nu une fièvre d'or
élevez élevez cette lumière comme un phare



- croquée par Anna Muñoz -

Jour 46. Le stage de théâtre vient de commencer à Banon ! Des personnages jaillissent en quelques heures et les rires fusent d'une salle à l'autre. Les corps, les langues, les regards se délient à toute vitesse dans la chaleur et le jeu. Je sais d'expérience que tout le monde sera transfiguré par cette semaine d'immersion collective.

Je retourne au Chili dans les notes du soir : ici, des extraits de mes jours chez une plasticienne, Valparaiso.



N.

Les draps chargés de térébenthine et le loup-chien mapuche toute la nuit remonte le couloir. La terre à nouveau tremble. Les arbres désenchantés égouttent leurs secondes. « Nous étions tous si maigres il y a vingt ans », elle dit devant la photo de famille. La maigreur christique à portée de main, tout ce voyage entre les côtes, une chair qui repousse deux fois par siècle et l'attente d'un corps qui parfois ne vient pas, malgré la douleur, malgré la lumière.

« Je suis une mauvaise pauvre ; j'aime le café, l'huile d'olive et le bon vin – au moins au Chili le vin c'est pas cher ! », dit-elle en riant, et quand elle rit, ses canines débordent un peu et le loup-chien l'imité, esquisse de sourire qui ne sait pas vraiment pourquoi il faudrait rire maintenant, mais ose à demi et dans ses yeux durs passe le fantôme d'une joie.



Jour 47. Stage de théâtre sur les quatre éléments. Une marchande de ballons dont se moque le vent, des danseuses du feu, un feu qui s’amuse à assécher l’étang d’un pêcheur, des dieux ridicules, une famille qui règle ses comptes dans la montagne... à suivre demain ! Demain, c’est aussi mon dernier atelier d’écriture à Banon dans le cadre de cette résidence commencée... le 22 avril. J’y mets à l’honneur la poésie de Marine Riguet pour célébrer ce mois d’été dans son vidéo-poème « Quand Juillet » (<https://www.youtube.com/watch?v=X8yWSdo3dpY> « Le soleil de juillet vient / et rien ne se tait ») ... et poursuis le travail sur les notes chiliennes.



Santiago la rue brûlante

ce garçon qui répétait CO-LÈRE les bras pleins de chemises devant le terminal

le ciel d’Allende Pinochet la Moneda

Santiago la calle ardiendo

ese chico que repetía CO-LE-RA brazos llenos remeras frente a la terminal

el cielo de Allende Pinochet La Moneda

je réduis la carte – elle entre tout entière par mes yeux

reduzco el mapa – entra entero en mis ojos

América selva primaria, insalubre desierto, pirámides sepultadas, volcanes nunca dormidos
forêt première, désert insaisissable, pyramides enfouies, volcans jamais éteints

América paraíso perdido, recorren tus alamedas hombres de manos embarradas, mujeres madres
por haber nacido mujeres
paradis perdu, descendent tes avenues des hommes aux mains sales et des femmes mères
parce qu’elles sont nées femmes



photo d'une photo du Museo de la Memoria y los Derechos Humanos, Santiago de Chile / Musée de la mémoire et des droits de l'homme – j'ignore qui l'a prise.

Jour 48. Troisième jour de stage ; les improvisations se succèdent et les groupes prennent corps. La chanson "Waltz for souls" du trio de jazz afro-finlandais *We are birds* m'accompagne tout le jour. Puis, je tente une première traduction d'un texte écrit dans un bus bolivien, dans les virages à flanc de falaise à plus de 4000 mètres d'altitude, lorsqu'il a commencé à pleuvoir... à l'intérieur du bus et qu'un éclair au bord de la route a immédiatement lancé un incendie... Bienvenue en Bolivie. Première pensée à la frontière : Bolivia - donde murió el Che / Bolivie - où est mort le Che.



gente viviendo en la montaña a 4000 metros de altura, criando alpacas y tejiendo su lana
gente en el valle cosechando quinua, gente viajando en un baúl bajo una manta
gente girasol, gente casa minúscula, gente río, gente barro, gente álamo, gente de ruinas, gente de minas
gente de trenzas negras y dientes de oro, una mitad de sol, mitad de noche en el cerro, cactús en flor y río seco
gente plantas medicinales, grasa de mula y pelo de choclo, gente buses de vidrio con cinta
gente de pueblo blanco, gente barriendo el tiempo, gente de 50 centavos, gente de mercado y caldo de papa, de pollo naranja y brocheta de llamo
gente de pulmones anchos, de sequía en sequía herencia del fuego, el relámpago, la quebrada
gente centinela de un espejo de 12 000 km2, gente lectora del cielo, gente sol a ciegas y nieve del desierto, gente Tata Inti y Mama Quilla, lágrimas de plata
gente que nombra piedras, gente ritual de llamas, gente de niebla, gente rocas en los techos de chapa
gente coca, bocas de hoja mascada, gente sal y gente isla, gente laguna, agua verde y tierra roja, ojos del monte y fuego del agua
gente manteles y sombrero que nunca se vuela, cholitas en el piso e infinito de semillas
en fin, gente callada que camina la Cordillera, destino de colores y eternos rebaños
legado del cielo, evidente tierra

des gens qui vivent à 4000 mètres d'altitude, élèvent des alpagas et tissent leur laine
des gens dans la vallée qui récoltent du quinoa, des gens qui voyagent dans un coffre sous une bâche
des gens tournesol, des gens maison minuscule, des gens rivière et des gens boue, des gens peupliers, gens de ruines, gens de mines
des gens avec des tresses noires et des dents d'or, moitié soleil et moitié nuit dans la montagne, dormir dehors, couverture rêche, cactus en fleur et rivière sèche
des gens plantes médicinales, graisse de mule et barbes de *choclo*, des gens bus aux vitres scotchées
des gens de « village blanc » du poème « pueblo blanco », des gens qui balayent le temps, des gens 50 centimes, gens de marché et de bouillon, poulet orange et brochette de lama
des gens de poumons larges, de sécheresse en sécheresse, héritage du feu, de la foudre, du ravin
des gens sentinelles d'un miroir de 12000 km2, des gens qui lisent le ciel, des gens soleil aveugle et neige du désert, des gens « Tata Inti » et « Mama Quilla », des larmes d'argent de Père Soleil et Maman Lune
des gens qui nomment les pierres, des gens rituels de flammes, des gens brouillard, des gens cailloux sur les toits de tôle
des gens coca, bouches de feuille mâchée, des gens sel et des gens île, des gens lagune, l'eau verte et la terre rouge, les yeux des montagnes, le feu de l'eau
des gens étoiles et inébranlables chapeaux, *cholitas* au sol et infini de graines
en un mot, des gens silencieux qui marchent la Cordillère, destins de couleurs et éternels troupeaux
ciel hérité, évidente terre

<https://www.youtube.com/watch?v=fuvWJbYN11I>



- La Paz, Bolivia -

Jour 49. Une belle fatigue de plein juillet et un bout de nostalgie en avance en sentant la fin de la résidence s'avancer. Au soir, je renoue avec la joie complexe du travail de traduction. Ici, un inédit écrit à Cuba... et ailleurs à la fois.



¡BAM! Un estallido.

Mira la casa vecina: el niño pega algo en el suelo – el ruido – el gesto. Está matando un gato o solo tirando piedras. Te asusta la violencia de su brazo. Sus rasgos niños tan cerrados y firme su puño repite el golpe. Qué será más tarde: policía, militar, soldado... alguien más con un gatillo al alcance del dedo. Podrá herir a una mujer, un hombre, golpear hasta que corra la sangre, como ahora lanza su ira al piso. Como derribando al sol, al dios, al padre. Derramando el porqué del mundo entregado e inalcanzable.

Recuerdas cuando empezaron los juicios y vino una madre de esos y cuando se lo señalaron, vio al monstruo flaco, aislado en una celda después de los años salvajes. Le preguntaron si ella le reconocía, como para identificar a un ahogado, como se pregunta ante un cuerpo mutilado. Ella, labios apretados, dijo por fin: *Sí Señor, era mi niño.*

Muchas horas permaneció sentada en el banco a la salida de la prisión pensando cuánto tiempo le había costado olvidar una vez. Siguen los golpes del chico y el ruido te devuelve al presente. Mucho tiempo permaneces así sentada. No puedes dejar de mirar su brazo creciendo.

BAM ! Une explosion.

Regarde la maison voisine : l'enfant frappe quelque chose au sol – le bruit – le geste. Il tue un chat ou jette simplement des pierres. La violence de son bras t'effraie. Ses traits enfantins si fermés et ferme son poing qui répète le coup. Que sera-t-il plus tard : policier, militaire, soldat... un de plus avec une gâchette à portée de doigt. Il pourra blesser une femme, un homme, frapper jusqu'à ce que le sang coule, comme il lance maintenant sa colère sur le sol. Comme s'il abattait le soleil, le dieu, le père. Répandant le pourquoi du monde livré et inaccessible.

Tu te souviens quand les procès ont commencé et qu'une mère est venue et quand ils le lui ont désigné, elle a vu le monstre maigre, isolé dans une cellule après les années sauvages. On lui a demandé si elle le reconnaissait, comme pour identifier un noyé, comme on le demande devant un corps mutilé. Elle, lèvres serrées, a dit enfin : *Oui, monsieur, c'était mon enfant.*

Pendant de nombreuses heures, elle est restée assise sur le banc à la sortie de la prison, pensant combien de temps il lui avait fallu pour oublier une fois. Les coups du garçon continuent et le bruit te ramène au présent. Tu restes longtemps assise comme ça. Tu ne peux pas arrêter de regarder son bras grandir.



Jour 50. Le stage de théâtre continue à Banon – belles répétitions sur les lieux du spectacle de dimanche sous le porche du XIV e siècle de la ville haute. Je travaille le matin sur les textes marocains... en vue de la très prochaine sortie de résidence... mardi 18h au Bleuet !



parfois un puits où nous arrivons au plus fort soleil
de nouveau lavons le linge la sueur et la terre
c'est la lumière de notre marche qu'on rince au fond du seau
tout le sel récolté des royaumes de pierre
là où les os s'implantent se font racines les racines réseau
là où tout ce qui affleure se cristallise

entre les palmiers la vallée creusée par l'oued
tarat chemin des chèvres et la chanson des bidons à moitié remplis
nous quittons l'asile de la source vers les dernières lueurs
et sur la pierre nue jetons la joie majeure
d'une eau froide contre la peau brûlée du jour



- Fom Chenna, Zagora, Maroc -

Jour 51. Si la langue est avant tout l'âme d'une pensée, quelles forces sont à l'œuvre en traduction ? Traduire, c'est « parler caméléon » comme dit la traductrice béninoise Sika Fakambi. Faire advenir d'autres lieux dans sa langue. Être traversée par d'autres identités. Être à la fois conscient de la multiplicité des identités que l'on porte par héritage collectif, par le simple fait d'habiter le monde, c'est se relier au pluriel de l'espèce humaine. Il y a pour moi une urgence et une jouissance à faire entendre un poème dans plusieurs langues. Comme continuer plus loin l'accouchement d'une forme. Révéler l'artiste dans d'autres miroirs. Traduire : tomber en amour, ce qui relève de la même obsession, la même passion du détail, de la forme et du fond à concilier et chérir, tout peut soudain faire sens, tout peut faire signe entre soi et autre.

En Nouvelle-Zélande, je me souviens d'avoir vécu quelque chose de très courant pour des pays d'Afrique, des anciennes colonies, des endroits où l'histoire et la politique ont fait se frotter des populations de langues d'origines diverses. Parfois il n'y a pas acculturation, intégration d'une langue dominante et oubli de ses racines, mais il y a fusion, avec dans ce que j'ai vécu par exemple en Océanie où il y a une forte immigration latino-américaine pour des questions économiques, le spanglish, ou l'inglañol, l'hispanglais : je vivais avec des Argentins et des Chiliens à Queenstown dans le sud de la Nouvelle-Zélande.

"You lie bien !" "Lo tomaste good ?" On passait d'une langue à l'autre dans la même langue et c'était jubilatoire : être comprise en plusieurs langues c'est abolir des frontières.

Traduction. Intuitive, balbutiante ou littérale dans un premier temps, de lectures en musiques, ma langue s'est fait un point de rendez-vous entre l'inconscient, la littérature et la musique.

Le poète japonais Keiji Suga dit :

les traductions sont une preuve de la distance

la poésie est le désir d'être partout en même temps

le désir d'habiter tous les mots du monde

C'est la capacité de déplier son texte dans un autre paysage pour qu'il sonne différemment – car c'est bien de son qu'il s'agit avant tout. La poésie est l'âme du verbe dressée dans la langue, une porte pour les cinq sens, avant tout peut-être visuelle et sonore dans notre appréhension sensorielle. Lire ses mots avec une bouche étrangère, embrasser un texte sous un autre aspect. Traduire, c'est lire au-delà du mot et si Anaïs Nin a merveilleusement exprimé qu'*écrire, c'est goûter la vie deux fois*, traduire démultiplie le phénomène.

Chaque langue a sa musique, sa géométrie mystique : une bonne traduction, c'est à mes yeux transcrire une même couleur dans un autre chant. Sur une même chanson, de multiples mélodies. Au-delà des questions du respect du vers, du nombre de pieds ou de la rime, il s'agit de respecter la musique juste. Ce qui est juste est toujours vrai et les mots suivent. Et le poème danse.

C'est d'abord une affaire de souffle, de corps, d'intuition. Transcrire ce chant sur la page, c'est la première traduction. Le passage dans une autre langue, c'est le retour à la source du souffle. Retrouver l'origine invisible, la voix qui a dicté des mots précis dans une certaine langue. C'est écouter l'ordre naturel des choses ; les mots se parlent entre eux, se frottent, s'embrassent, se repoussent ou se répondent.

Si "ça" rime, au contraire, redoublez de vigilance, de façon que rien ne soit ni pesant ni gratuit. On procède au cas par cas pour que le vers ne retombe pas, pour que ça pulse. Parfois, il semble juste de ne pas traduire un mot de la langue originale, voire de le juxtaposer, laisser au texte son accent premier – notamment en termes de localisation ou de nom propre ; je n'ai pas le même plaisir à lire

un récit de Antonio Lobo-Antunes dans la rue de la Baixa ... ou dans tel poème hispanophone, qu'un personnage soit nommé "Chama" – de "chamaco", "gamin" dans certains pays d'Amérique Latine comme le Mexique. Une note de traduction peut s'imposer en bas de page mais pas une modification si profonde dans le texte-source.

On aura beau voyager, s'exiler, se déraciner, la langue maternelle *demeure* – et j'entends dans le verbe cette maison première. Elle demeure la langue des retrouvailles et des sourcils froncés. Celle des choses importantes. Celle des impératifs, des expressions de soulagement, interjections, effets de surprise et prières profondes. Elle ne part pas. Champignon-matrice, elle accueille simplement sur son dos d'autres pousses pour le voyage.

les langues rampent
les unes vers les autres
litanie grouillante
aux multiples langues roses

*for colonized children
speaking was already a translation*

*translating is also
doing justice to the voices in the poems
by digging into my own langage*

une bonne traduction ne marche jamais seule
c'est un corps avec plein de jambes

*a book is a collection of obsessions
a translation is a heave of shared matters*



Jour 52. Les *Déambulations* tant attendues ont eu lieu ! Nous en parlions à mon arrivée à Banon en avril : un spectacle de marionnettes, deux spectacles montés par les groupes de stage de théâtre avec les compagnies du *Paon* et *La Ménagerie de l'Improbable* et... *La Vie Vivante*, piano rouge monté devant le Bleuet ! Il y a des textes que je ne me lasserai jamais de dire, des morceaux que j'écouterai pour toujours et des arbres sous lesquels je serai une enfant jusqu'à la fin. Je pense à mes ancêtres *saltimbanchi*, à un tableau de Picasso et à une traversée du désert...

¶

nous allons nos pieds portent stigmates de fleurs
pistils éclops plantes mues sur le globe
nous sommes un désert qui marche
un salut à la beauté de l'univers
nos paumes sont brunes sur les tapis et nos enfants pierrots
nos enfants sorciers nos enfants circassiens
fantassins d'une armée d'oiseaux
ils traversent morts et vivants
leur cœur sait encore que c'est même terre
et la chanson de leur joie nous garde des djinns
à l'aube l'horizon façonne une genèse de plus
et leurs pas repoussent dans les nôtres plus clairs



- La Famille de Saltimbanques, Picasso, 1905 -

Jour 53. Lundi de repos et de tri. Faire le point, clore ce journal de plus de cinquante jours et préparer la dernière fête demain soir... Je relis et ficelle le tout, émue. 62 pages de "feuilles de Banon", un journal de résidence alimenté au quotidien et en ligne sur mon site adamondes.com

Toutes les photos sont les miennes, sauf la toute première de Stéphanie Chauché lors de la randonnée poétique sur la montagne de Lure et la dernière de Théo Bianconi, prise de la maison la veille du départ – merci à eux pour ces partages.

Tous les textes sont des inédits, sauf celui du quinzième jour, extrait de "Des corps poussées jusqu'à la nuit" avec lequel j'avais clos la lecture au Bleuet le 8 mai.



Revest-les-Brousses pour ces dernières semaines a aussi été un lieu d'accueil propice à l'introspection. Ma pile de livres a été bien entamée, j'en sais plus long sur les ressorts d'un atelier d'écriture. Je suis en paix avec l'idée de ne pas être une excellente guitariste et de ne pas publier certains textes « mis de côté » depuis des années et avec lesquels j'étais persuadée renouer lors de ce temps de résidence. Ce n'a pas été le cas. On ne ravive pas tous les feux – l'écriture et la vie m'entraînent aujourd'hui ailleurs : je suis.

Lors de cette résidence, j'ai replongé dans trois voyages importants de ma vie, la Nouvelle-Zélande, le Mexique et le Maroc. Les textes du Maroc surtout ont pris corps et mémoire, je les ai dits et marchés déjà trois fois depuis que le travail a commencé en avril.

Et la suite a pris forme :

- Avec Morgane Tréheux, chanteuse et exploratrice vocale et Ludivine Hénocq, conteuse-chanteuse, nous avons lancé le projet collectif des Murmurantes en même temps qu'un appel à chargé.e de production et diffusion pour nos créations respectives et nos *murmures*, voyage vocal et poétique à l'oreille.
- Avec le jazzman et compositeur Hugues Tabar-Nouval, nous serons en résidence autour des mes textes marocains à La Factorie – Maison de la poésie de Normandie en octobre.
- Avec Jérémie Tholomé, nous poursuivons l'aventure du bookleg *Memory Babe, sur les pas de la Beat Generation* avec une série d'enregistrements en vue d'un album poétique à l'automne. Pour l'heure, une note de lecture toute fraîche de Jean Palomba dans la revue Terre à Ciel, et les Voix Vives de Sète dans quelques jours.

<https://www.terreaciel.net/L-espere-lurette-chronique-po-ique-par-Jean-Palomba-Juillet-2023>

J'ai traduit, j'ai lu, appris, dansé, ai traversé deux fois la France pour aller jouer ; j'ai tâtonné, j'ai perdu, j'ai recommencé. Le thème proposé pour la résidence était « les quatre éléments » ; j'y ai de nouveau appris qu'on n'arrête rien, pas plus l'écriture que le feu, pas plus l'air que la vie. Ni l'eau ni la Beauté. Nos jours sont comptés et l'œuvre infinie.

Gracias a la Vida, toujours ; à l'association Par sons et par mots, à la librairie du Bleuet, à mes élèves d'ateliers, aux enseignant.e.s qui transmettent de la poésie. À tout être qui vibre et prend le risque d'être vraiment. ¡MERCÍ!



Il est 23h. La maison est toute sobre. J'ai lavé les draps, les couleurs marocaines et boliviennes, les cheveux pleins de nuit blanche. Il reste une odeur de basilic frais qui persiste après la chaleur et plein de tendresse entre les doigts. Au-delà de la fatigue, il y a la grâce de certaines résonances que la vie propose jusque dans les moments les plus désenchantés. Je pose le mot de la fin avec la voix de Sénac : *la beauté sur nos lèvres est un fruit continu.*



17 juillet 2023

Ada Mondès

.